

mid. 2696

OBSERVATIONS  
ET  
RÉFLEXIONS

*SUR l'Opération de la SYMPHYSE & les  
Accouchemens laborieux.*

PAR M. ALPHONSE LÉROY,  
DOCTEUR-RÉGENT,

Professeur de Médecine, & de Chirurgie  
des Écoles de la Faculté de Paris.



A P A R I S,

CHEZ LECLERC, Libraire, quai des Augustins.

---

M. D C C. L X X X.



## P R É F A C E.

SI je donne de nouvelles Observations sur la section de la Symphyse, avant le Traité d'Accouchemens pour lequel je me suis engagé envers le Public, c'est que cette découverte étant aussi peu connue dans sa théorie que par la pratique, j'ai cru qu'il convenait de présenter à part le détail des nouveaux moyens propres à l'accréditer. Il ne s'agit plus maintenant de réfuter ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir en reconnaître les avantages. Dès qu'elle a eu des succès & plusieurs succès, la prévention n'a plus de droit de prétendre réduire son utilité en problème : aussi ma surprise fut-elle extrême quand je vis le célèbre Hunter (1), celui qui par ses connaissances dans l'art des Accouchemens, devait croire plus que tout autre aux avantages de

---

(1) Médecin Accoucheur de Londres.

cette opération , s'élever sérieusement contre elle , sous ce prétexte , que dans le cas de mauvaise conformation , on devait sacrifier la vie de l'enfant à la conservation de la mere : assertion hasardée , qu'il n'appartiendrait qu'aux loix ou aux mœurs de donner en principe , & dont la moralité ferait d'autant moins applicable ici , que la section de la Symphyse ne propose point , comme l'opération césarienne , une si cruelle alternative. Elle a pour objet de sauver & la mere & l'enfant , & elle a prouvé de plus en plus ce que j'ai avancé , qu'aucune femme ne doit périr dans l'accouchement. Si dans l'état de sociabilité la nature a moins d'énergie chez les femmes , ou une énergie moins réglée que chez les femelles des animaux , les progrès de l'art , fruits de cette même sociabilité , doivent leur offrir des secours contre les dangers auxquels les expose une constitution altérée.

Au reste , si ce principe , *qu'aucune femme ne doit périr dans l'accouchement* , a éprouvé bien des contradictions , il en est un autre qui n'en éprouvera pas moins , c'est que *le forceps doit être banni de l'art des Accouchemens*. Je n'ignore pas qu'un homme ( 1 ) de

---

( 1 ) M. Levret.

réputation & de mérite, que la mort vient de nous enlever, & après lui, plusieurs Accoucheurs distingués ont été d'une opinion contraire; mais il ne s'agit point ici d'une opinion de Métaphisique, où chacun puisse donner son opinion particuliere pour une autorité, il faut des faits: or, dès que ma pratique est constamment d'accord avec ma théorie, on ne peut me faire un crime de penser différemment que les partisans du forceps. Alors la question peut tout au plus se réduire à savoir, si, dans les accouchemens laborieux, il vaut mieux se passer du forceps que d'en faire usage, & certainement ceux qui le proposent, ne disconviendront point que cela ne puisse faire la matière d'un problème. Deventer & ses Disciples ne s'en servirent jamais; Smelie, le restaurateur de cet Art, l'a employé très-rarement, & dans ces mêmes cas il eût pu recourir à des moyens plus naturels.

A la suite des Observations sur la section de la Symphyse, j'en joins quelques autres (1) sur des Accouchemens laborieux. Je n'en ai pas un grand nombre à produire, quoique

---

(1) Ces Observations ont été lues aux assemblées de la Faculté.

j'aye déjà fait beaucoup d'accouchemens de toute espece , & on en doit sentir la raison. Occupé de rendre l'art à sa premiere simplicité, toute mon étude a dû être de prévenir, par des moyens médeciniaux doux & naturels, les crises qui font spectacle & dans lesquelles l'art ne peut plus se manifester que par la violence ou par la destruction.



## OBSERVATIONS



# OBSERVATIONS

ET

## RÉFLEXIONS.

*Sur l'opération de la Symphyse, les Accouchemens laborieux, & le Traitement à la suite des couches.*

**L**A section de la symphyse du pubis, a répandu un jour nouveau sur l'art des accouchemens ; elle a remplacé sans danger l'effrayante opération césarienne, néanmoins elle a eu le sort de toutes les découvertes humaines. Un Médecin zélé, loin de se plaindre des critiques qu'elle a fait naître, y découvrit un moyen d'avancer les progrès d'un art que les contradictions amènent chaque jour à des élémens absolument nouveaux. On s'occupe aujourd'hui des dimensions respectives du bassin & de l'enfant que les Anciens ne connaissaient pas, quoiqu'ils fussent très-avancés dans la science des accouchemens. Si l'opération de la symphyse n'a pas d'abord enlevé les suffrages, c'est que sa première exécution ne fut pas assez brillante : mais aujourd'hui, que deux meres & deux enfans, viennent d'être conservés à la vie sans aucun accident, l'incertitude est détruite par l'expérience.

A

## Première Observation.

Une femme nommée Julie Collet, rachitique dans son enfance, devint enceinte au mois d'Octobre 1778, dans la vingt-huitième année de son âge. Au mois de Mai 1779, elle vit Madame Paris, maîtresse Sage-Femme & lui demanda si sa mauvaise conformation & sa taille, qui n'est que de trois pieds trois pouces & demi, ne feraient pas obstacle à son enfantement : cette Sage-Femme fort instruite, rechercha les dimensions de son bassin, & n'ayant estimé l'étendue interne qu'il y avait du pubis au sacrum qu'à deux pouces quelques lignes, elle refusa de l'accoucher ; mais elle lui assura qu'elle trouverait chez moi des secours contre sa difformité : elle vint, & je lui donnai l'espoir de conserver sa vie & celle de son enfant au moyen de la section de la symphyse.

Depuis ce tems je n'avais point entendu parler de cette femme ; lorsqu'elle arriva le 18 Juillet 1779, à huit heures du matin, fatiguée de dix-huit heures de souffrances : depuis douze la membrane des eaux était percée ; le méconium de l'enfant commençait à s'écouler ; la tête ne se moulait point à l'ouverture trop étroite du bassin & la vie de l'enfant était en un pressant danger.

Tout ce qui était nécessaire fut transporté en un instant dans une chambre que j'avais retenue pour elle chez Madame Mercier ( 1 ), rue Mouffetard,

---

(1) Cette femme est accouchée trente-trois fois ; elle n'a eu que deux jumeaux & deux fausses couches ; trente-trois de ses enfans bien portans ont été baptisés & mis en nourrice ; il n'en est revenu que six, & trois seulement vivent aujourd'hui. Quelles affligeantes réflexions fait naître une pareille observation ! sur-tout quand on est bien persuadé qu'avec des soins simples & bien entendus, la Médecine, d'accord avec une administration qui s'occuperait un peu plus de cette partie du peuple, que dans presque tous les gouvernemens on voit condamnée au travail & à la misère, pourrait conserver plus des trois quarts des enfans.

Fauxbourg Saint-Marcel , à côté de la Brasserie du bon Pasteur.

Les reproches de clandestinité qu'on avait fait dans la première opération , m'avaient fait engager M. Riel , habile Démonstrateur d'Anatomie , à m'accompagner : je me rendis chez lui & ne le trouvai point : le cas était pressant : cependant il y eut cinq témoins : trois femmes , M. le Cointre , Docteur en Médecine , & un homme de haute considération , instruit en Anatomie , qui m'avait prié de l'appeller à cette opération.

Tout fut préparé vers onze heures du matin : cette femme fut saignée largement du bras , & peu de tems après elle prit un léger cordial.

Je la fis placer au rebord de son lit , sur un coussin rempli de paille , en sorte que le bassin était élevé , tandis que la poitrine était abaissée : les jambes furent relevées & soutenues de chaque côté.

Le pubis débarrassé , j'introduisis dans le canal de l'uretère un algali flexible , que M. le Cointre rangea à droite d'une main , tandis que de l'autre il relevait les tégumens inférieurs du bas-ventre. Placé entre les jambes de la femme , j'incisai la peau bien tendue depuis la partie supérieure du pubis , jusqu'à deux lignes de la commissure supérieure des grandes levres. Les tégumens avaient près de six lignes d'épaisseur , parce que cette femme était grasse : l'artere honteuse externe donna très-peu de sang. La douleur ne dura qu'un instant & ne fut pas même très-vive. Je m'arrêtai pour laisser à la nature un repos utile. Après avoir divisé les ligamens qui unissent les symphyfes , je fis porter à droite la sonde , & je séparai à plusieurs reprises le cartilage des pubis , qui est insensible. La séparation faite des os pubis , ils s'écartent naturellement , à raison de la position des jambes , de plus de deux pouces.

L'enfant présentait l'occlpit du côté droit de sa mere ; position toujours laborieuse & souvent même

A ij.



**F**âcheuse sur les bassins bien conformés, à moins qu'ils ne soient très-grands. Je fus chercher les pieds & je n'amenai que le gauche; j'engrenai les fesses obliquement, c'est-à-dire, l'une avant l'autre: j'attendais pour agir, les contractions utérines, & lorsqu'elles étaient trop lentes, à venir, je les provoquais. Cette attention de diviser les douleurs me paraît nécessaire pour rendre l'accouchement plus facile: aussi la femme ne fit aucun cri, aucune plainte, & la vie de l'enfant fut conservée.

Quand ce vint à la vraie difficulté de ces sortes d'accouchemens, au passage de la tête de l'enfant à travers l'ouverture supérieure du bassin, je fis écarter graduellement les cuisses, alors les pubis se séparèrent sous la peau de près de trois pouces; la tête placée convenablement dans cette ouverture, j'appliquai la main gauche sur la face & sur le menton, que je tentai d'abaïsser, en même tems que de la main droite je relevais le corps: par ces moyens combinés, je fis franchir à la tête l'ouverture supérieure; ensuite je la fis traverser l'inférieure, en relevant le dos de l'enfant sur le ventre de la mere, & dégageant, à ce moyen, le menton, la face & le reste de la tête à la commissure inférieure.

L'enfant ne respirait pas: les battemens du cordon étaient insensibles; ce que j'attribuai moins à ce genre d'accouchemens, qu'à la gêne où il avait été depuis vingt-deux heures, & sur-tout depuis plus de seize que les eaux & son méconium s'écoulaient. Je l'ondoyai & le frottais avec un peu de vin chaud, lui soufflai dans la bouche; ce fut en vain: les assistans le crurent mort: je leur assurai qu'il allait bientôt vivre: je fis mêler quelques gouttes d'alkali volatil à une cuillerée d'eau; je lui en frottais les tempes, la fontanelle supérieure, & le dessous du nez: dans le même instant il cria, & respira: les pulsations qui étaient cessées se rétablirent dans le cordon que je rechauffai entre mes mains, & dont je ne fis la section qu'après un demi-quart-d'heure.

Je d'élevrai la mere, qui ne se plaignit que de douleurs vagues dans la cuisse droite & vers les reins. Je lavai la playe avec de l'eau tiède & appliquai sur les tégumens incisés de l'étope trempée dans du blanc d'œuf battu avec un peu d'eau-de-vie. Une serviette passée sous le sacrum & cousue en devant, servit de bandage : j'eus soin qu'elle ne fut pas trop ferrée.

Il n'y eut dans le poul de cette femme aucune altération, & tous les assistans convinrent qu'elle avait moins souffert que d'un accouchement naturel laborieux ; à plus forte raison que de celui où l'on applique le forceps. L'accouchée elle-même ne nous entretenait que du peu de douleur qu'elle avait éprouvée en comparaison de celle dont elle s'était formée l'idée.

La tête de l'enfant était très-volumineuse : le diamètre transverse, c'est-à-dire, celui qui va d'une bosse pariétale à l'autre, était de quatre pouces moins une ligne ; enforte qu'au moyen de cette opération j'ai fait passer quatre pouces moins une ligne, sur un bassin qui n'avait que deux pouces cinq lignes avant l'opération.

Il était midi lorsque nous nous séparâmes, je retournai chez elle sur les quatre heures du soir, avec M. le Tual, Médecin militaire, à l'Hôpital de Bayeux : l'accouchée nous demanda à manger : elle avait uriné sans douleur & dormi deux heures : le poul était naturel & la peau moite. On la transporta dans un autre lit, ce qui lui fit éprouver des douleurs vagues aux reins, aux cuisses & au genou droit sur-tout. Je prescrivis une tisane mucilagineuse, dans laquelle j'ajoutai quelques grains de nitre, de sel sédatif & d'ipécacuana.

La tête de l'enfant mesurée de nouveau & à plusieurs fois, donna une ligne de moins que le matin.

Je fus le soir chez M. Deseffarts, alors Doyen de la Faculté, pour l'inviter à venir voir cette femme : il s'y rendit le lendemain avec MM. Majault, Dumagin,

& plusieurs jeunes Médecins : je le pria de s'assurer de la section , dont on pouvait douter à la seule inspection de la plaie , qui déjà n'avait plus l'air que d'une légère coupure ; car les parties supérieures & inférieures étaient réunies & le reste était couvert d'une matière glaireuse qui annonçait une prochaine agglutination. Les symphyfes ne parurent pas à M. Desfarts éloignées de plus d'une ligne & demie. Les voidanges étaient de l'odeur la plus douce : il n'y avait point de fièvre & la femme sollicitait des alimens solides.

La tête de l'enfant auquel la mere avait présentée inutilement le sein , ne donnait plus que trois pouces huit lignes & demie.

Je retournai chez cette femme le soir avec M. Riel & quatre de mes Eleves : son visage était rouge , le pouls fébrile & le ventre météorisé : comme il n'y avait encore eu aucunes évacuations , je lui fis donner sur le champ un lavement qui en procura une copieuse & dissipa une partie du météorisme & de la fièvre : en moins de deux heures elle fit encore quatre autres énormes selles , produites par la fonte qu'avait opérée la tisanne. Elle se plaignit de douleurs pesantes dans les jambes , dans les genoux , aux os innominés , aux tubérosités de l'ischion ; c'est pourquoi on la débarassa de la serviette qui faisait bandage & à laquelle elle attribuait ses douleurs.

Le mardi matin 20 Juillet , elle n'avait point de fièvre : déjà on sentait , en appuyant sur le tégumens , ou en portant le doigt dans le vagin , le gonflement des symphyfes : il y eut dans la journée quelques selles , peu de lochies , & la fièvre reparut le soir : cependant elle se tournait aisément dans son lit & se dressait sur ses mains & ses talons.

Le mercredi 21 , la fièvre était très-légère : le lait n'avait point encore monté aux seins malgré la suction de l'enfant. La plaie était presque entièrement cicatrisée. J'y retournai le soir avec M. Majault & cinq

de mes Eleves : en entrant dans sa chambre je sentis une odeur de voidanges altérées: il y avait fièvre, douleur de tête, mal de gorge & on appercevait quelques grains de millet sur les bras, sur la poitrine. J'ordonnai une simple tisane pectorale.

Le jeudi matin 22, la même odeur, mais plus forte encore, me frappa : je fis changer cette femme en ma présence : les lochies étaient brunes & fœtides : j'ouvris les grandes levres pour en procurer l'issue ; il en sortit une assez grande quantité & en un instant, chose qui paraîtra peut-être étonnante, la fièvre & le mal de tête se calmerent. Je suis persuadé que beaucoup d'accidens à la suite des couches n'ont pas une autre origine & qu'on y remédierait dans le principe par le moyen très-simple que je mis en usage.

Elle demandait toujours avec empressement des nourritures solides : je lui en fis donner & elle s'en trouva si bien, que je suis persuadé qu'elle n'eut pas eu le moindre accident si je lui en eusse accordé plutôt. Des-lors le lait monta aux seins; mais ce lait avait été troublé dans sa marche & d'ailleurs la fièvre l'avait altéré. Il résulta de ces défordtes une dartre laiteuse sur le visage, qui s'est dissipée par des purgations.

Si l'enfant n'eut pris d'autre nourriture qu'au sein de sa mere, la mauvaise qualité du lait l'eut conduit au même marasme que j'avais observé chez celui de la femme Souchot : c'est pourquoi je lui fis ajouter du lait & de la bouillie. Malgré les purgations, le lait de la mere ne parut point acquérir une qualité convenable; car quoique j'eusse également purgé l'enfant, ses déjections étaient verdâtres. Les circonstances ne permirent pas de le séparer d'abord de sa mere; mais au bout d'un mois je l'ai confié à une autre Nourrice & il jouit aujourd'hui de la meilleure santé.

Cette femme fut purgée au neuvieme jour. Depuis cette époque elle se trouva si bien, que chaque jour elle se leva pendant cinq à six heures : le douzieme après son opération elle fit quelque pas dans sa chambre.

Il ny avait que vingt-huit jours qu'elle était opérée lorsqu'elle fut présentée à la Faculté, marchant seule, sans appui, n'ayant aucunes infirmités; & peu de tems après elle reprit le cours ordinaire de ses occupations.

### *Deuxieme Observation.*

Sept jours après l'observation dont je viens de donner le détail, samedi 24 du même mois, je fus appelé au Gros-Cailloü, chez la femme du Belloy, Blanchisseuse, rue de la Vierge. Je trouvai chez elle quelques voisines; la Sage-femme du lieu & M. Azeron, Chirurgien, qui me dit que cette femme avait eu six accouchemens, tous malheureux & qu'appelé pour les trois derniers, il avait été obligé d'employer les moyens extrêmes, comme on les avait employés dans les trois premiers; qu'il était impossible qu'elle accouchât naturellement, parce que le bassin de devant en arriere n'avait que dix-huit à dix-neuf lignes au plus d'ouverture. En effet une tête d'enfant ayant dans son plus petit diametre au moins trois pouces quates lignes, ne peut franchir une ouverture d'un pouce neuf lignes, si elle ne se moule comme à travers une filiere, cas très-rare & sur lequel dans l'ordre commun on ne doit pas compter. la circonstance était embarrassante; les eaux n'étaient point écoulées; l'enfant était bien vivant. Devait-on attendre sa mort, & après avoir laissé la mere en proie à une suite de douleurs inutiles & dangereuses, diminuer par des instrumens le volume de sa tête? ou bien fallait-il faire l'opération césarienne?

Cette brave femme affligée de la perte de tous ses enfans, craignait plus pour la vie de celui qu'elle portait que pour la sienne propre. Je lui proposai l'opération de la symphyse; l'espoir de voir vivre son enfant la détermina.

J'envoyai à l'Hôpital des Gardes inviter M. Chambon, Chirurgien très-éclairé à augmenter le nombre des témoins & à vouloir bien me prêter une sonde flexi-

ble : on ne le trouva pas. La Sage-femme avait un algalie propre à sonder la vessie de l'homme ; je le redressai pour m'en servir.

La femme ayant été saignée largement , je la fis placer comme la précédente : j'introduisis dans la vessie la sonde que M. Azeron tint affujettie du côté droit , tandis que du côté gauche , M. le Cointre relevait les tégumens , j'incisai la peau comme dans l'opération précédente : la petite artère externe fournit près de trois palettes de sang. La symphyse était fort longue , fort épaisse & difficile à couper : j'en fis la section à plusieurs fois.

Je perçai les eaux & amenai les pieds qui se présentaient les premiers ; ce bassin , plus étroit que le précédent , rendit l'accouchement plus difficile. Je pris les plus grandes précautions pour que les attractions ne portassent leurs efforts que sur les parties latérales de l'enfant. J'engrainai la partie postérieure de la tête dans l'ouverture de la symphyse , qui , par l'attention que j'eus de faire écarter les cuisses le plus qu'il me fut possible , fut portée à 3 pouces : à ce moyen je parvins à faire passer la tête : nous en mesurâmes le diamètre transverse ; il était de 3 pouces 8 lignes. Le pansement se fit comme sur la femme Julie Collet.

Les douleurs qu'éprouvait cette femme étaient si vives qu'elles m'inquiétaient & d'autant plus que je n'en connaissais pas bien la cause : les femmes Souchot & Collet n'en avaient point eu de semblables. Il est vrai que chez elles je n'avais pas obtenu autant d'écartement & avec autant d'effort.

Quoique cette femme fut très-éloignée de chez moi , je retournai chez elle le soir à 10 heures & demie : je la trouvai presque entièrement calmée ; elle me dit qu'elle avait dormi dans l'après-midi , & mangé de grand appétit ; mais elle n'avait point encore uriné. J'y retournai le lendemain dimanche ; elle avait dans la nuit uriné beaucoup ; elle se portait très-bien ; se retournait dans son lit & n'avait plus que des douleurs

vagues très-légères. La plaie était fort petite. J'eus soin de mettre un tampon entre les cuisses audevant de la vulve, pour éviter que le rapprochement des nymphes, en faisant séjourner les lochies, ne produisît les accidens que j'avais déjà observés.

Elle me demanda des alimens : je lui en permis à discrétion pourvu qu'elle fit usage de ce que je lui allais prescrire. Je fis diviser deux gros de nitre avec 8 grains d'ipécacuana en 32 paquets : je lui en prescrivis sept à huit par jour, ce qui lui procurait deux à trois selles : à ce moyen elle a pris chaque jour, trois œufs frais, trois à quatre soupes. Le quatrième jour elle a de plus mangé un pigeon. Au cinquième la plaie était réunie. MM. Paulet & Goubelly mes Confrères, ainsi que MM. Hoffman & Chaptal Médecins, l'ont vue avec une sorte d'admiration. Je n'ai été chez elle, que rarement, parce que ma présence était inutile.

Comme il n'y a eu nul accident à combattre, je ne donnerai pas de plus longs détails sur cette observation ; je préfère joindre à ces faits, quelques réflexions que je crois importantes.

Chaque jour depuis son opération, elle fut transportée d'un lit à un autre ; au dixième, elle marcha, & lorsqu'au dix-septième, M. le Cointre la fut voir, il la trouva se promenant dans sa cour. Le vingtième, elle a été à pied à l'église, qui est distante de sa maison, comme du Pont-Royal aux quatre Nations : l'à elle fut relevée, au milieu d'un peuple nombreux, par son respectable Curé qui prit part à la joie commune, en la félicitant publiquement de cet heureux événement.

Le 21 elle a été présentée à la Faculté & interrogée publiquement en présence des Docteurs assemblés, conjointement avec la femme Julie Collet. Huit jours après, elle a repris ses plus fortes occupations ; surtout celle de rendre son linge dans la ville, & elle jouit aujourd'hui d'une santé très-robuste ainsi que son enfant.

---

 R É F L E X I O N S .
 

---

**J'**AI cru pour ne point interrompre le fil de ces deux narrations, devoir rejeter ici des réflexions qui intéressent la pratique de cette opération & le progrès de l'art des accouchemens.

Le toucher est la boussole d'un Accoucheur. Par lui on peut & on doit s'assurer du diamètre de devant en arrière de l'ouverture supérieure du bassin, au point de ne pas se tromper de plus d'une ligne : ( 1 ) cette connoissance est d'autant plus nécessaire, que souvent l'apparence en impose. La femme Dubelloy est de taille ordinaire; elle a quatre pieds neuf pouces; néanmoins son bassin ne peut laisser passer vivant un enfant à terme. Quand un Accoucheur ignore ces dimensions, celles d'un enfant, & le vrai mécanisme qu'emploie la nature pour lui donner le jour, si l'accouchement est long, là où régner les plus justes proportions, il ne voit que volume excessif de la tête, enclavement, disproportion, mauvaise conformation : l'ignorance des premiers principes lui fait négliger l'engorgement, le spasme ou l'inertie de la matrice, qui produisent alors les désordres, états bien connus des anciens & négligés par les modernes.

L'ignorance est instrumentante: c'est elle qui dans l'art des accouchemens a créé les instrumens & leurs

---

( 1 ) Monsieur Goubelli, très-versé dans l'Anatomie, la Chirurgie & l'Art des accouchemens, toucha l'année dernière le cadavre de la femme Vêpre, en présence de plus de cinquante personnes rassemblées pour assister à l'ouverture; il ne se trompa pas d'une ligne & exposa très-savamment & sa méthode & sa certitude; il a touché les femmes Collet & Dubelloy, & a estimé le bassin de la première, à deux pouces trois à quatre lignes, & celui de la deuxième, à un pouce trois quarts.



**abus.** Des Maîtres font admirés lorsqu'ils se vantent à leurs Elèves d'avoir employé en une année un grand nombre de fois le forceps ; car le genre humain admire ses destructeurs & ne remarque pas ses conservateurs , quand leurs moyens sont simples : mais on ne dit pas combien on a fait périr de meres & d'enfans. Eh quand ce fer ne serait pas aussi souvent homicide ! (1) les charmes qu'il enleve à une femme , la difformité qu'il laisse , l'inconstance qu'il fait naître chez les maris seraient encore des raisons suffisantes pour ne l'employer que dans les cas nécessaires & ces cas sont rares. Smellie pendant 30 années, ne l'a pas employé dix fois. Deventer n'en fit jamais usage. Moi-même enfin si je puis me citer après ces Hommes célèbres , depuis 12 ans que j'exerce cet Art , je ne l'ai employé que deux fois , & j'avoue à présent que plus instruit , je n'en eusse pas fait usage. Cet instrument, en arrachant le fruit , a fait négliger les désordres qui empêchaient la nature de le donner.

Je m'arrête un instant sur la cause de la difformité du bassin. J'ai remarqué que celui des femmes rachitiques qui ont été élevées dans l'aisance, est bien moins vicié que celui des malheureuses , qui dès l'âge le plus tendre ont porté des fardeaux ; en sorte que la mauvaise conformation du bassin est bien plus commune parmi le peuple que parmi les grands ; en voici je crois , une des raisons principales. Les fardeaux portés sur le dos dans une hotte ou en devant sur ce que le peuple appelle ici inventaire jettent la baze du sacrum en avant & la pointe en arrière ; cet os, par sa base, rétrécit alors l'ouverture supérieure du bassin & d'autant plus , que le rachitis qui ramollit toutes les parties , a porté plus loin son influence & a relâché davantage les ligamens sacro-sciatiques, qui s'opposent

---

(1) Voyez sur les dangers de cet instrument la Gazette de Santé , année 1779 , n°. 50.

à cette bascule. La femme Dubelloy est devenue rachitique à sa dentition, & dans son enfance elle a porté de lourds fardeaux.

Examinons sur quelle sorte de bassin on peut pratiquer cette opération. Je ne croyais pas d'abord que celui qui n'aurait qu'un pouce huit à neuf lignes, put donner passage à un enfant vivant (1), mais l'observation de la femme Vêpres dont le bassin avait un pouce dix lignes m'en a convaincu ; l'enfant est venu mort il est vrai, mais l'art n'était pas ici en défaut. L'état naturel des symphyse postérieures, m'a prouvé que cette opération pouvait s'étendre jusqu'à cette dimension. Le bassin de la Dubelloy n'a qu'un pouce neuf lignes ; son enfant avait de diamètre transverse trois pouces huit lignes, & tous deux ont été conservés. Enfin chacune des opérations de la symphyse, sans en excepter même les plus malheureuses, m'a paru donner plus d'autorité à cette nouvelle méthode.

On m'objeete que les enfans seraient venus vivans sans cette opération, & l'on s'étaye du fait suivant. Une femme nommée Bélin qui avait toujours accouché d'enfans morts consentit l'année dernière à être opérée de la symphyse : ce fut sans succès pour l'enfant, quoique le bassin ait de devant en arrière trois pouces d'ouverture. Elle vient d'accoucher naturellement cette année par les soins de Madame Belami sage-femme, d'un enfant qui jouit de la vie. Que conclure de ce fait ? Qu'on eut dû l'année dernière amener son enfant vivant ? J'en conviens. Que l'opération n'était pas indiquée ? C'est ce qu'on ne peut assurer (2) car les autres enfans étaient venus morts. D'ail-

(1) Voyez mes recherches sur la symphyse.

(2) Pour justifier l'accouchement de cette femme, on a propagé une erreur. (Voyez Journal de Paris, du 11 Novembre). On compare le contour de la tête de l'année dernière, au contour de celle de l'enfant qui vit. Hippocrate disait que l'enfant dans la matrice, ressemblait à une olive renfermée en un flacon, à col étroit, quelle qu'elle pouvait sortir que par l'une ou l'autre extrémité : appliquons cette

teurs j'ai vu des bassins de cette même dimension donner dans un tems passage à des enfans vivans & dans d'autres nécessiter à des opérations destructives. Je possède un bassin de trois pouces, sur lequel M. Peau a fait l'opération césarienne après un long travail. Il est donc des cas en effet où avec un bassin de pareille dimension une femme périrait plutôt que d'accoucher.

Mais a-t-on vu des enfans à terme, venir naturellement vivans à travers des bassins de deux pouces un quart & d'un pouce trois quarts, tels que ceux sur lesquels j'ai opéré ? non sans doute. Je vais citer un fait qui prouvera cependant que je ne me suis rien dissimulé. J'ai souvent touché & fait toucher à mes Elèves le bassin d'une petite femme que M. Milot a accouchée avec succès par l'opération césarienne : depuis cette époque cette femme est devenue grosse plusieurs fois, & ses enfans aux termes de sept mois ont passé vivans à travers son bassin qui n'a que deux pouces & demi ; elle vient il y a quelques mois d'accoucher encore d'un enfant presque à terme, lequel n'est mort comme les autres que quelques instans après avoir vu le jour. De ces faits on va conclure qu'on avait fait à tort l'opération césarienne ; il est facile de prouver la fausseté de cette

---

vérité à la tête qui doit franchir le bassin : sa forme est ovoïde ou elliptique : elle a deux diamètres principaux ; le grand, qui s'étend du menton à l'occiput ; le petit, qui va d'une bosse pariétale à l'autre ; quand le grand diamètre d'une ellipse s'allonge, le petit diminue dans la même proportion : la tête s'avancant dans le bassin par une des extrémités du grand diamètre, quand le petit trouve obstacle sur l'ouverture de devant en arrière ; le grand s'allonge quelquefois, & par ce moyen rétrécit l'autre. D'après cela on voit quelle erreur il y a à s'occuper du contour de la tête, car elle doit en avoir d'autant plus qu'elle s'est moulée d'avantage. J'ai vu des têtes de plus de seize pouces de contour & qui n'en avaient pas trois de diamètre transverse : aussi c'est de la dimension de devant en arrière de l'ouverture supérieure du bassin & du diamètre qui va d'une bosse pariétale à l'autre dont on doit rendre compte, pour qu'une observation sur les accouchemens soit intéressante. Voilà les bases bien simples, mais fondamentales, d'un art embrouillé, obscurci dans la plupart des livres.

assertion ; mais il faut à cet effet établir comment ces enfans vivans se moulent à travers le bassin.

Toute la dextérité de l'accoucheur n'a pu garantir cette femme de plusieurs hernies, suites inévitables de l'opération : les intestins passent à travers le péritoine & vont se loger dans la peau du ventre qui forme une bésace, dans laquelle la matrice entre pendant la grossesse & descend jusques sur les cuisses ; le fœtus à la gêne en un organe aussi gêné lui-même ne prend point l'accroissement & la maturité ordinaire, sa tête est peu volumineuse ainsi que le reste de son corps ; il est mal ossifié ; c'est ce qui lui permet de se mouler à travers le bassin.

Ainsi l'orsqu'on a vu des bassins de trois pouces laisser passer des enfans vivans en un tems & ne pas le permettre en un autre, cela tenait & au volume de l'enfant & au progrès de son ossification, lequel varie dans les mêmes femmes, selon l'état différent de leur économie, dans les différentes grossesses. J'ai observé que les femmes grosses qui ont pris peu d'alimens, & qui ont eu beaucoup d'aigreurs mettent au monde un enfant moins bien ossifié & plus propre à se mouler à travers le bassin ; les futures de sa tête sont plus larges.

La terminaison des accouchemens, sur des bassins de la dimension dont je parle, tient souvent à la nature du travail ; car quelquefois les contractions répétées de la matrice étouffent l'enfant, qui quelques tems après sa mort passe à travers un bassin qu'il n'aurait pas franchi vivant. Peu après la mort d'un enfant dans la matrice, il s'établit dans toutes ses chairs un affaïssement, un ramollissement qui permet aux os de chevaucher. Mais pendant la vie il y a dans toutes les parties une élasticité qui s'oppose au ramollissement ; & cette élasticité doit servir à faire juger si l'enfant qui est venu au monde est vivant quoiqu'il ne respire pas. Voilà l'explication simple de ces sortes d'accouchemens qui ont étonné beaucoup les gens même de l'art. On a vu en effet la nature livrée à elle-même expulser seule des

enfans ou des têtes pour l'extraction desquelles on avoit employé les plus grands refforts. Un observateur en déduira un principe capital, c'est que dans bien des cas & sur-tout ceux où l'enfant est mort depuis peu, on ne doit point se presser.

Enfin les forces de la matrice ont d'autres fois trop d'énergie : l'enfant n'avançant pas en proportion, vu son volume, il en résulte une irritation, un spasme qui se reporte sur la mere, l'épuise & la détruit ; c'est dans ces cas que Smélie & Deventer ont souvent employé l'opium avec avantage : par ce secours Smélie assure que le travail se calme, se mûrit, & qu'une tête volumineuse se moule & se file à travers le bassin.

Ainsi, ou un enfant a la tête petite & peu ossifiée, ou il meurt & s'affaïsse : dans ces cas il franchit certains bassins : ou enfin la mere est elle-même en danger de périr par l'énergie d'un travail qui reflue en son économie pour la troubler & la détruire, ou enfin les contractions sont trop foibles. C'est à un Accoucheur habile à bien juger ces différens cas & à sentir ce que peut la nature, ce qu'elle refuse, à la soutenir, à l'aider & même à la diriger.

On peut d'après ces distinctions répondre à toutes les objections & à tous les faits qu'on a opposés pour anéantir notre opération. On peut expliquer ces observations merveilleuses devant lesquelles la raison s'interdisait tout exercice pour admirer en silence. Du mélange de ces prodiges apparens & des événemens malheureux, est né le discrédit ou plutôt la méfiance à l'égard de cette nouveauté ; ses succès d'un autre côté, ont offensé des opinions adoptées. Qu'opposer à toute cette confusion ? Des faits & des principes.

Venons enfin à la manière de diriger & l'opération & le traitement. Le travail de l'enfantement, s'il est long & douloureux, exalte le sang & dispose à une inflammation qui souvent est funeste après l'accouchement. Si pendant ou avant les douleurs on a évacué du sang, le reste coule plus librement dans les vaisseaux,

seaux, il se fait moins de stagnations, la couche est plus franche, la résolution plus facile : enfin il s'établit une moiteur qui est la crise la plus favorable des couches quand elle est naturelle. J'ai observé que toutes les femmes irritables & sanguines ont alors besoin d'être saignées, non-seulement du bras, mais même du pied, comme le conseillait Hypocrate, (1.) Il me semble que la saignée du pied faite largement quelques jours avant cette opération, pourrait produire vers les symphyfes un ramollissement avantageux, je m'appuie pour ce conseil de l'observation suivante. Une jeune femme, depuis deux ans, éprouvait à la suite d'une fausse couche de vives douleurs dans la matrice, sur-tout à l'approche de ses règles ; elle eut dans cet intervalle, un enfant sans que ces douleurs fussent calmées. Elle redevint grosse & ses douleurs continuèrent encore. Vers la fin du dernier mois, je lui prescrivis une ample saignée du pied. La bande se relâcha pendant la nuit ; elle perdit beaucoup de sang avant de se réveiller. A cette époque ses douleurs furent calmées, mais il s'établit vers les symphyfes une mobilité telle qu'elle ne pouvait marcher sans appui. La couche fut heureuse : les symphyfes après quelque tems, se sont consolidées, & elle jouit aujourd'hui d'une santé que depuis sa fausse couche elle avait perdue.

L'instrument dont j'ai fait choix, est un scalpel anglais, nommé mordache, dont le ventre tranchant est convexe, tandis que la pointe se recourbe en dehors : forme absolument opposée à celle du bistouri français dont le manche est mobile ; il faut, pour qu'il coupe, relever le manche, & alors on coupe de la pointe, ce qu'il faut éviter ici ; autrement on risque de percer la vessie, d'où peuvent résulter de grands accidens (2).

(1) Voyez la Gazette de santé an. 1778, n.º 48, où j'avois indiqué l'usage de la saignée du pied pendant le travail de l'enfantement ; peu de tems après on en a reconnu la nécessité dans l'événement, qui, sans ce secours, eut déolé la France.

(2) Voyez mes Recherches sur la symphyse.

Avec le mordache je coupe la symphyse de manière à ne porter aucune atteinte à la vessie, quand même le scalpel porterait dessus; car avec le ventre de l'instrument, je coupe le cartilage en appuyant seulement dessus; ainsi quand même il porterait sur la vessie, il ne la couperait pas; car on fait qu'on ne coupe pas la paume de la main en frappant dessus avec le tranchant du rasoir.

En introduisant un algalie dans la vessie, comme je l'avais indiqué dans mes Recherches, & rangeant le canal de l'urethre, du côté droit vers lequel il se porte naturellement, on ne risque point d'intéresser cet organe; sur-tout si on opère de la main gauche, & qu'on dirige à gauche son incision. J'ai trouvé beaucoup d'avantage à ne donner que peu d'étendue à mon incision & à ne la commencer qu'après avoir relevé la peau: j'ai même incisé de telle sorte, qu'il m'a fallu aller couper la partie supérieure de même que la partie inférieure du cartilage sous les tégumens. Pendant toute la grossesse ils ont été très-distendus; en les distendant encore, il en résulte que l'incision qui a deux pouces ou deux pouces & demi avant l'accouchement, n'en a tout au plus qu'un à la suite; & que la symphyse par ce moyen se trouve recouverte après l'opération, ce qui met les pubis à l'abri du contact de l'air & retient le suintement propre à la réunion des cartilages.

Les grossesses établissent un état plus sanguin vers les parties génitales: c'est pourquoi l'artere honteuse qui se distribue dans la peau incisée a donné très-peu de sang chez la femme Julie qui accouchait pour la première fois: davantage chez la femme Souhot, & plus encore chez la femme Dabelloÿ qui avait été sept fois grosse.

La nature ne travaille que par alternative à ses grandes opérations. Si tous les efforts qui lui servent à faire l'accouchement étaient réunis en un seul, elle se détruirait par son énergie: c'est pourquoi j'ai

toujours cru qu'il fallait pratiquer à plusieurs tems les grandes opérations. Ce précepte est sur-tout nécessaire dans l'art des accouchemens : en effet, lorsqu'un Accoucheur fait diviser la somme des douleurs d'un accouchement, le sujet ranime ses forces & la nature fournit davantage. Les femmes que j'ai opérées d'après ce principe ont trouvé leurs douleurs bien plus supportables qu'elles ne se l'étaient imaginé, & après l'accouchement, elles n'ont pas eu dans le poulx la plus légère altération.

Mais laissons un instant les meres, & portons nos regards sur les enfans. Combien en a-t-on conservé par les nombreuses opérations qui ont suivi la première ? A Duffeldorf, dans quelques contrées de l'Allemagne, en Hollande, en Espagne, en plusieurs Villes de France, à Saint-Paul de Léon, à Arras, à Paris même sur la nommée Vêpres, sur une autre dont je ne fais pas le nom, & enfin sur la nommée Belin, dont le bassin a depuis donné issue à un enfant vivant, quels fruits a produit cette opération ? Les louanges outrées de quelques Journeaux tomberont devant le récit des faits. A quoi a-t-on dû attribuer ces malheurs ? à de mauvaises manœuvres ; car enfin le bassin de la femme Dubelloy n'a qu'un pouce trois quarts : la tête de son enfant avait trois pouces neuf lignes, & il a été conservé à la vie dont il jouit encore, ainsi que les deux autres dont j'ai accouché (1) les meres.

Lorsque l'enfant est venu au monde, on ne doit point, avant qu'il ait respiré, lier ni couper le cordon ; & si les pulsations ombilicales sont interrompues,

---

(1) La découverte d'un écartement considérable, que M. Chandon consigna pour moi dans une thèse qu'il soutint affirmativement à Montpellier, en juillet 1776, portant ce titre : *An in omni partu praegnantis vitam servare possit obstetricans expertus*, me fit concevoir la manœuvre que j'ai mis en usage, dans la première opération, en octobre 1777, sur la femme Souchet, pour amener au monde, son enfant vivant ; ainsi que sur les deux autres qui sont le sujet de ces deux Observations.



on les réveillera en réchauffant le cordon, soit dans le vagin, soit dans les mains, si elles sont bien chaudes. Si le nouveau né ne respire pas, on emploie les insufflations dans la bouche, les aspersions d'eau froide, de vin, d'eau-de-vie, les frictions sèches & humides; mais ce sont quelquefois des moyens insuffisans pour le ranimer: l'alkali volatil m'a paru alors le stimulant le plus efficace; mais il doit être employé avec prudence & purement à l'extérieur, & sur-tout affaibli avec l'eau; car il y a des exemples qu'en le faisant respirer pur aux nouveaux nés, on les a précipités de l'état de faiblesse en celui d'apoplexie.

Occupons-nous à rechercher la cause des accidens qui accompagnent cette opération, lorsque la section est faite. Quand la femme est accouchée, elle ressent des douleurs qui ont plus ou moins d'intensité, selon que l'on a obtenu plus ou moins d'écartement: ces douleurs vont aux reins, aux aînes, à la hanche, à la cavité cotiloïde, à la partie antérieure ou postérieure des cuisses, aux mollets, aux genoux, aux talons. Ces douleurs se font sentir alternativement de l'un à l'autre côté, & du même côté, d'un endroit à l'autre. D'abord on les a attribuées au tiraillement des ligamens, mais leur transport subit d'un lieu à un autre, ne peut s'expliquer dans cette hypothèse: il est vrai que les ligamens éprouvent une fatigue qui produit dans les symphyfes postérieures une douleur sourde, constante, & qui se résout avec le tems; mais cette douleur n'a rien de commun avec celles dont il est ici question: leur transport subit d'un lieu à un autre me les a fait regarder comme nerveuses; c'est pourquoi j'ai recherché quelles parties & quels nerfs sont lésés dans cette opération: pour cet effet, je l'ai réitérée sur le cadavre. Après avoir obtenu un écartement assez grand, j'ai séparé & relevé la peau qui couvre les pubis: j'ai vu que les fibres de la lame extérieure du vagin étaient déchirées. En recherchant quels nerfs s'y distribuent, j'y ai trouvé un plexus

qu'on peut nommer hypogastrique inférieur : il est formé par la réunion des deux branches antérieures des deux sympathiques, & par le plexus mésentérique inférieur. Lors de l'écartement, ce plexus est déchiré, & d'autant plus déchiré, qu'on a écarté d'avantage. Sous la peau qui recouvre la symphyse, sont situés des branches des plexus cruraux, appelés nerfs honteux cutanés, & sous la symphyse même sont les nerfs honteux communs, qui viennent des plexus ischiatiques, & vont aux cuisses du clitoris. Les nerfs sacrés donnent les obturateurs qui vont aux parties latérales du vagin. Quant aux nerfs postérieurs, les deux plexus rénaux naissent des deux sympathiques, ces deux sympathiques fournissent aux nerfs sacrés, lesquels par leur réunion forment le sciatique qui donne aux fessiers, à la cavité cotiloïde, au muscle poplité, au talon, &c.

D'après cette courte description, il me semble que les accidens sont l'effet du déchirement des fibres du vagin, & du plexus qui s'y rend : le désordre se communique aux nerfs les plus prochains, aux cruraux, aux sciatiques, & aux rénaux : ces douleurs, comme la plupart de celles qui sont l'effet du désordre des nerfs, divaguent, & si par un mauvais traitement on leur donne plus d'intensité, le mal s'accroît, gagne de proche en proche : d'abord le ventre se météorise, la poitrine ensuite participe à ce désordre, & la tête est bientôt affectée ; le délire, les convulsions surviennent & la mort les termine. Telle est la marche des accidens dont j'ai malheureusement été le témoin : c'est à tort qu'on reprocherait à l'art ces cas désastreux.

Il importe encore de remarquer que sous la lame externe du vagin, il se distribue un grand nombre de vaisseaux lymphatiques qui sont également coupés ou déchirés dans cette opération. On remédiera à ces désordres en mettant sur la plaie un simple aggluti-

natif qui s'oppose au contact de l'air. On doit surtout éviter les onguens & les corps gras.

Mais qu'avait-on fait sur la femme chez laquelle j'ai vu les accidens dont je viens de parler ? On avait porté dans la plaie des tampons de charpie imbibés de je ne fais quelle liqueur. Qu'avait produit cette méthode ? une irritation, des douleurs & un spasme qui, propagés vers la matrice, avaient causé une suppression de vuidanges. Les douleurs, qui arrivent naturellement après cette opération aux jambes, aux cuisses, aux aînes & aux reins, se manifestèrent. Le météorisme du ventre survint au second jour ; la difficulté de respirer, au troisieme ; l'abolition des fonctions du cerveau, au quatrieme ; & cette scène affligeante de douleurs se termina au cinquieme jour par la mort.

Si l'on eut saigné cette femme avant l'opération ; si au moyen d'un simple agglutinatif on eut laissé la nature porter en paix le baume de ses propres sucs à ces parties contuses ; si l'on eut remédié à l'engorgement de ces parties irritées, en faisant fluer les humeurs vers le canal intestinal ; on peut assurer que cette femme eut été conservée. C'est donc le traitement & non l'opération qui a produit ici le danger ; car chez les femmes bien dirigées, les douleurs se calment au deuxieme jour, au cinquieme la plaie est réunie sans supuration, ainsi qu'il arrive souvent dans l'opération de la taille. Enfin, sous la peau du pubis recouverte & bientôt réunie, la végétation, l'agglutination des symphyfes s'accomplit mieux & plus promptement. Ainsi saignez, ne tamponnez pas, défendez du contact de l'air par de simples agglutinatifs ; évitez les corps gras, employez sagement les évacuans : voilà les principes propres à assurer le succès de cette opération.

Je crois utile de m'arrêter un instant à prouver le danger des corps gras : j'ai observé qu'ils nuisent sur

toutes les plaies où il y a rupture de vaisseaux lymphatiques, telles que sur celles des articulations, des glandes, sur celles des écrouelles & des dépôts laiteux, &c. Pour mieux m'en convaincre, j'ai mis quelquefois pendant sept à huit heures seulement de l'onguent de la mère, du basilicum, &c. sur les plaies des femmes Souchot & Collet : la plaie devenait noirâtre en peu de tems. C'est sans doute quelque faute de ce genre qui a donné lieu aux escarres gangreneux dont plusieurs de ceux qui ont pratiqué cette opération, ont fait mention. En général les plaies des articulations veulent être défendues du contact de l'air. M. le Cointre, que j'ai déjà cité, a vu cette année à Château-du-Loir, une femme qui avait fait une chute sur le genou : la peau était enlevée, les ligamens qui recouvrent l'articulation étaient à découvert ; on pansait avec des onguens ; on ne défendait point du contact de l'air ; aussi la plaie était livide, sanieuse ; la jambe & les aînes étaient gonflées, le ventre commençait à se météoriser avec de vives douleurs ; la fièvre s'annonçait & on craignait pour la vie de la malade. M. le Cointre lui fit laver la plaie avec un mélange d'eau distillée & d'eau-de-vie aromatique ; il appliqua dessus un blanc d'œuf battu avec l'eau-de-vie ; il fit tenir ces parties très-chaudement ; pensa rarement la plaie qui par ce moyen se réunit en peu de jours sans donner une supuration bien marquée. La femme recouvra promptement la santé & l'usage de sa jambe ; & on termina par quelques purgatifs qui sont d'autant plus nécessaires, que j'ai souvent vu après un semblable traitement des boutons à la peau, sur-tout vers les différentes articulations. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur cet objet. Ce que j'expose ici fait assez sentir comment il convient de bien traiter la plaie faite à la symphyse.

L'emploi des évacuans à la suite des couches, ayant paru hazardé, j'ai exposé dans mes Recherches

B ix

sur la symphyse, les raisons qui m'avaient déterminé à cette pratique; je vais revenir encore sur cette importante méthode.

Les lochies se suppriment, tantôt parce qu'il s'éblit vers la matrice une irritation spasmodique qui s'oppose à leur sécrétion; alors l'équilibre des humeurs & du mouvement vital est rompu: quelques parties sont réserées, d'autres sont relâchées: de-là des engorgemens, des stagnations humorales, des décompositions, &c. De simples délayans ou seuls ou unis à des narcotiques calment l'orgasme & rétablissent dans l'économie, le mouvement progressif qui rallie & recombine les humeurs.

Tantôt le relâchement des solides fait naître un engorgement dont le spasme n'est que la conséquence: alors l'abondance des humeurs s'opposant à leur libre circulation, à leur mouvement progressif, elles sont livrées à un mouvement intestin qui les décompose: ce cas est le plus fréquent. L'usage qu'on a fait alors des emménagogues qui sont des remèdes âcres, a produit momentanément une simple transudation de lochies: ces trompeuses apparences ont porté à développer les forces de l'ennemi au lieu de les combattre: aussi combien de femmes ont péri victimes de cette méthode! Mais si l'on fait fluër les humeurs vers le canal intestinal, la nature se débarrasse d'une surcharge qui l'opprime.

La suppression des lochies ne m'a jamais paru avec ce secours, un mal aussi redoutable qu'on l'imagine; j'ai toujours vu les évacuations du canal intestinal leur suppléer & même les rétablir. Les évacuans sont de vrais emménagogues, (1) non pas directs, il est vrai; eh! en est-il? mais ils le sont par les conséquences qui résultent de la fluxion qu'ils opèrent vers le canal intestinal. J'ai employé le nitre joint à l'ipécacuanâ

(1) Emménagogues veut dire médicamens propres à la matrice.

comme évacuant antiputride ; le nitre (1), comme antiputride & antiphlogistique.

Evacuer & nourrir sont deux moyens d'opérer, dans l'économie animale, de grands changemens. C'est la ressource bannale du charlatanisme empirique qui produit bien des maux en dirigeant mal deux grands moyens qui ne peuvent être bien administrés, que d'après beaucoup de sagacité & des lumières profondes sur notre économie.

En unissant les évacuans aux nutritifs, on chasse les mauvais sucs, on en fournit de nouveaux,

(1) Je crois, que la plupart des médicamens agissent dans notre économie ; en produisant des décompositions & des récompositions nouvelles qu'un Médecin Chimiste pourrait souvent déterminer. Cette proposition a eu bien des contradicteurs qui ont même soutenu que la Chimie égarait toujours les Médecins. Cependant, d'après les vues que m'a fournies cette science, je fais un Cours de matière médicale, dans lequel j'applique, au profit de l'économie, les principes & les découvertes de la Chimie. L'action du nitre peut ici servir d'exemple. L'acide nitreux, en s'unissant à l'alkali, perd de son phlogistique constituant qu'il reprend ; toutes les fois qu'on met cet acide en contact avec lui : aussi mettez le nitre sur le feu, ou unissez-le à des charbons, à des matières phlogistiquées, l'acide se réunit au phlogistique, & fait corps avec lui ; cet acide, uni dans la distillation à ces mêmes matières, fait l'acide nitreux fumant. Dans l'économie où il y a toujours trente-deux degrés de chaleur, il se passe une décomposition semblable. L'acide nitreux s'empare du phlogistique surabondant des matières acres, & plus facilement encore de celui qui est en évolution par la chaleur animale. Aussi Alexandre, à Londres, a-t-il observé au thermomètre un refroidissement sensible de l'économie, lorsqu'il administrait du nitre. Ce nitre, par sa décomposition dans l'estomac, réduit à son état d'acide, s'empare du phlogistique, & redevient acide nitreux fumant : aussi donne-t-il des rapports d'acide nitreux fumant. Délayé dans nos humeurs, il passe à raison de sa volatilité par la transpiration, & cause des sueurs. Par ce moyen l'économie animale est déphlogistiquée, & les matières acres, telles que les dartres, qui contiennent beaucoup de ce principe, sont dulcifiées. Le grand Beccher, Schaal son disciple, ont souvent fait usage du nitre. C'est un puissant remède, & qui bien manié peut opérer de grands changemens dans l'économie animale : c'est le médicament dont l'action chimique dans l'économie me paraît la plus facile à saisir & à démontrer,

on s'oppose au mouvement intestin qui décompose; on sollicite le mouvement progressif, qui recombine les principes : enfin ce travail redonne à la nature toute sa force végétante & animalisante.

Si les évacuations sont indiquées après l'accouchement à raison des engorgemens & des stases, les nutritifs ne le sont pas moins à raison de l'état de débilité. Il y a donc indication d'évacuer & de nourrir. Si vous nourrissez sans évacuer, vous aurez engorgement, purgité, fièvre : la femme Souhot en a fourni l'exemple. Si vous évacuez sans nourrir, vous aurez fièvre par foiblesse, par débilité, par irritabilité; la femme Collet l'a prouvé. Mais si vous nourrissez & évacuez tout sera bientôt rétabli dans l'ordre naturel : c'est ce qu'a prouvé la très-prompte convalescence de la femme Dubelloy.

La nourriture fluide n'a pas suffi à la femme Julie. Il faut des nourritures solides : elles donnent à l'économie animale un lest, un principe élastique, & conséquemment plus fortifiant.

Par cette, méthode dont j'ai souvent fait usage, j'ai n'ai point redouté la montée du lait, quelquefois dangereuse : les lochies ont coulé facilement & sans interruption. On peut alléguer en faveur des évacuations à la suite des couches, l'autorité d'Hippocrate, d'Hofman, de Rodéric à Castro ; mais je ne sache pas qu'aucun d'eux les ait combinés avec les nutritifs. La troisième observation prouvera encore tout l'avantage de ces deux méthodes bien dirigées ; je crois qu'elles seraient employées avec bien du succès dans les fractures, sur-tout chez le peuple & lorsqu'il n'y a que très-peu de fièvre : mais pour faire convenablement ce heureux mélange, il faut bien connaître l'état & les besoins de l'économie.

C'est sur-tout pour le peuple qu'on doit employer cette méthode : car d'après l'influence bien démontré par M. de Buffon, des différentes nourritures sur la même espèce, la nourriture des gens aisés & celle du

peuple établit entre les uns & les autres une énorme différence, à laquelle un Médecin dans la pratique doit donner une grande attention.

On vante la force des gens du peuple & des payfans: ils ressemblent à ces athlètes qu'avec beaucoup d'art, on nourrissait chez les anciens d'alimens grossiers, pour leur donner plus de poids & de force, mais non pas proprement de la vigueur; aussi étaient-ils sujets à bien des maladies. Le peuple est fort, mais il n'est pas vigoureux; sa force est sur-tout dans ses muscles: car saignez dix payfans, ou dix gens du peuple: huit au moins tomberont en défaillance; saignez à la ville le même nombre de personnes nourries d'alimens succulents, huit supporteront sans altération subite cette évacuation. Cette différence vient de la manière dont les uns & les autres sont nourris. Aussi le peuple en ses maladies redoute-t-il la saignée, qui devient dans nos villes d'autant plus nécessaire que nous sommes plus loin de la nature.

D'après les institutions de presque tous les Gouvernemens de l'Europe, où tout tend à une monstrueuse inégalité de fortune, le peuple, à raison de l'opulence des grands, est pour ainsi dire, obligé de combattre pour une nourriture insuffisante & mal-saine; s'il en prend une bonne, c'est pour un instant, c'est avec excès, & alors elle lui devient plus nuisible qu'utile; desorte que lorsqu'il est malade, il semble n'aspirer qu'après la nourriture; aussi lui en faut-il, tandis qu'on doit prescrire aux riches une diète sévère (1).

(1) S'il y a des épidémies parmi les riches, le peuple les partage; mais il y en a souvent d'affectées au peuple, qui dépendent de la mauvaise nature de ses alimens; aussi observe-t-on que dans les années de disette, la mortalité est plus grande du triple.

Un événement remarquable arrive dans nos provinces, vient à l'appui de ce que je dis. En 1777, il survint en la Généralité d'Auch, une disette extraordinaire; cet événement, suivant le cours ordinaire, devait occasionner une grande mortalité. L'Intendant de la Province, (M. de la Boulaye), s'étant chargé de pourvoir lui-même à la subsistance des malheureux habitans de cette Généralité, fit venir une grande quantité de riz & de bled, qu'il distribua à un prix modique.



Terminons enfin en examinant si toute femme doit donner le sein à son enfant : conséquemment si celle qui a été opérée, doit nourrir le sien.

C'est une opinion vulgaire que le lait d'une mere est toujours bon à son enfant. Un écrivain célèbre a donné à ce principe une trop grande étendue. Emporté par des idées générales tirées de l'état de pure nature, il n'a pas assez voulu voir l'influence que la sociabilité a porté nécessairement sur notre économie, & la nécessité prouvée par l'expérience de renvoyer les enfans à des nourrices qui, par la simplicité de leur vie, soient plus près de l'état de nature. D'après l'observation si vraie de M. de Buffon que la dégénérescence des espèces commence par les femelles, il faut conclure que la constitution des femmes dans les grandes villes s'est encore plus détériorée par la sociabilité que celle des hommes.

On m'oppose qu'il périt un grand nombre des enfans qu'on envoie à la campagne ; j'en conviens : mais

---

sans presque qu'il en coûtât au Gouvernement. Cette nourriture saine, substituée au mauvais bled, au milloc, au lait des vaches qu'on fait labourer dans ce pays, ce qui doit détériorer cet aliment dont la plupart des gens de ces campagnes se nourrissent, prévint la mortalité qu'on devait attendre, & qui devait s'accroître par le défaut de ces mêmes nourritures ; & , comme années communes il meurt dans cette Généralité environ vingt mille habitans, on pouvait prévoir qu'il en mourrait soixante mille ; cependant il n'en mourut que quinze mille ; il est vrai qu'il naquit quatre mille enfans de moins qu'à l'ordinaire, parce qu'il ne se fit presque point de mariages. Mais si on observe que mille personnes toutes élevées valent auant pour le moins que quatre mille enfans sur lesquels un quart parvient à peine à un âge fait, on en conclura que cette disette, dont les effets devaient être si terribles, devint par une exception bien particulière & bien remarquable un événement heureux pour l'Etat & pour les habitans de ces Provinces. Osera-t-on soutenir encore, que pour que le peuple travaille & rende à l'Etat, il faut qu'il soit mal à son aise ?

En 1770, une disette affreuse, suite du monopole, se fit sentir en Auvergne ; M. de Monthyon, Intendant de la Province, vint au secours des Habitans avec le même zèle & avec les mêmes mouvemens, & prévint également la mortalité, qui ravagea toutes les Contrées où le bled étoit devenu cher. Il mourut à Paris en 1771, environ quarante mille personnes, c'est-à-dire, une fois plus qu'à l'ordinaire, quoique le pain y eut été moins cher que dans beaucoup de Provinces.

c'est par une cause à laquelle on pourroit plus facilement remédier, qu'à celle qui les fait périr dans les villes. Que les femmes de campagne soient bien nourries, qu'elles donnent aux enfans une partie des soins qu'on en prend à la ville; dès lors elles en élèveront un plus grand nombre qu'à la ville; aussi forme-je des vœux pour que le Gouvernement porte sur cet objet ses vues.

La femme de campagne est mal nourrie : elle travaille trop ; elle a conséquemment peu de lait. Souvent même échauffée elle présente le sein à son nourrisson : il faudrait que des loix, des réglemens, des instructions lui prescrivissent les soins & le régime nécessaires. Au contraire elle se livre à un empyrisme que rien ne dirige, en sorte que la mortalité existe sur les enfans à la campagne comme à la ville : à la ville, par des virus qui coulent dans le sang, par l'influence d'une foule de causes physiques & morales, on peut aussi dire, par un excès même de soins : à la campagne, par excès de travail, par défaut de nourriture & de soins.

Quoique la nature ait pris bien des moyens pour mettre le sang & le lait à l'abri des altérations & des virus, néanmoins elle n'a pu absolument en garantir ces liqueurs. Lorsque les femmes sont malades, languissantes & qu'elles ont eu dans leurs couches précédentes des maladies laiteuses, qui ont causé quelques décompositions acrimonieuses, on leur conseille de devenir grosses & de nourrir. On ignore tous les maux qu'on leur prépare, & sur-tout à leurs enfans : ceux-ci faibles périssent ordinairement à la dentition, ou s'il franchissent ce passage, ils prennent une constitution délicate & malade, & les meres deviennent plus languissantes encore & même plus difficiles à guérir.

Une femme ne doit devenir grosse & nourrir, qu'autant qu'elle se porte très-bien, ou que ses infirmités sont légères, ou enfin qu'autant qu'un principe mor-

bifique est fixé assez fortement & assez avant dans l'économie pour résister à l'action des remèdes.

La grossesse décompose les liqueurs. Elle leur donne une combinaison nouvelle, & une mobilité très-grande; c'est pourquoi au lieu d'exclure alors, suivant l'opinion vulgaire, les remèdes, c'est au contraire le seul moment où ils puissent influer sur les principes opiniâtres des maladies. C'est à l'habileté du Médecin à prévenir les effets destructeurs des médicaments. Par ce moyen le lait de la mère est épuré. Elle peut le donner à l'enfant à sa naissance; sur-tout si une main habile pendant la lactation dirige le traitement & de l'un & de l'autre. C'est alors que la grossesse & la lactation deviennent un remède à des maux presque incurables.

Mais quand un principe très-âcre, très-virulent est exalté, il faut le combattre avant que la femme devienne grosse; ou si elle le devient, il faut la purger, & après l'accouchement, la séparer de son enfant pour la médicamenter encore. Cet article pourrait être le sujet d'un traité fort utile.

La femme opérée, lorsqu'elle est saine, doit-elle nourrir? Quelque louable que soit à cet égard le desir des mères, je crois qu'on doit s'y opposer.

L'acide phosphorique animal pendant la grossesse & à la suite de l'accouchement est plus à nud, plus développé, plus déphlogistique que dans toute autre circonstance. Le but de la nature est de former le lait. Elle emploie cet acide animal, en l'état que je viens d'indiquer, pour donner alors plus de fluidité à toutes les liqueurs. Par cet acide, chez les femmes grosses, les chairs s'attendrissent; aussi le cal ne se forme presque jamais & difficilement chez les Nourrices. Chez la femme Souchot, non seulement les accidens qu'elle a éprouvés, mais même la lactation se sont opposés à la consolidation. La femme Collet, quoiqu'aussi robuste que la femme Dubelloy, a marché plus tard, & elle a eu sous la symphyse un pe-

tit suintement de matiere mucilagineuse, qui ne s'est arrêté que trois jours après qu'elle a cessé de nourrir.

Je conseillais dans mon premier ouvrage sur la symphyse de laisser l'enfant quelques jours au sein de sa mere, & de l'en retirer ensuite : mais l'expérience m'a prouvé qu'il vaut mieux ne pas l'en approcher.

La nature occupée de la formation du cal, vaque moins bien à la sécrétion du lait (1) : aussi la succion de l'enfant ne le provoque qu'avec peine vers les seins. Ce lait qui n'a pas monté en son tems est détérioré, sur-tout lorsqu'il y a eu un peu de fièvre, & cette altération porte une mauvaise influence sur la mere & sur l'enfant. Il cause à la mere des fluxions, des douleurs vagues, des feux volages, des dartres dont la guérison est difficile, si on ne s'en occupe dans le principe. A l'enfant il cause des coliques, des déjections vertes qu'on ne peut tempérer que par les évacuans & par la bouillie avec le lait & la farine ; car celle faite avec la mie de pain donne souvent encore plus d'intensité à ce mal.

Lorsque j'allais chez la femme Collet, j'eus occasion de voir dans la même maison une preuve bien frappante de l'influence du lait des nourrices sur leurs nourrissons. Une femme allaitait deux enfans ; elle avait de quoi leur suffire. Ses affaires l'appelaient souvent à la porte saint-Martin. Elle avait observé que de tems en tems ses deux enfans, dont elle avait le plus grand soin, avaient des coliques & des déjections vertes. Cependant au retour de sa course elle se reposait avant de leur donner le sein. Un jour qu'elle le leur présenta plutôt que de coutume & encore toute échauffée, ils eurent bientôt des convulsions & une fièvre très-ardente ; je les fis baigner & leur fis donner du nitre & un peu di-

---

(1) Pour que le cal se forme, il faut que l'acide animal se phosphorise, se phlogistique. Mais pour que le lait se forme, il faut au contraire que cet acide soit plus à nud.

pécacéuana; ils vomirent une grande quantité de matière verte; je leur fis prendre ensuite un peu de bouillie & tous les accidens se calmerent. J'avertis la mère de ne plus entreprendre cette course à pied, ou bien à son retour, de se tirer le premier lait. Ses enfans depuis ce conseil n'ont éprouvé aucun accident, mais combien périt-il dans les campagnes, de petites victimes d'une semblable imprudence ?

Je pense que tout ce que j'ai dit dans mon premier ouvrage sur la symphyse, tout ce que l'observation m'a fait ajouter en celui-ci, établiront l'avantage de cette opération, dont les bons succès ont excité mille objections déraisonnables, tandis qu'on n'a rien dit contre les mauvais.

Il serait injuste de mettre l'opération césarienne en parallèle avec la nôtre. L'opération césarienne pratiquée avec le plus grand succès, ce qui est infiniment rare, laisse après elle des infirmités affligeantes; mais la nôtre n'en laisse aucune. Un Professeur en accouchemens, dont je veux bien ici supprimer le nom, a eu la mal-honnêteté de dire devant ses Elèves que la femme du Beloy était venue le consulter sur une foule d'infirmités suite de cette opération. Le certificat ci-joint est la réplique à ce grossier mensonge (1).

Par un esprit de rivalité bien louable, s'il n'a eu que le progrès de l'art pour objet, dans le même tems où j'ai fait deux fois l'opération de la symphyse, on a pratiqué l'opération césarienne à l'Hôtel-Dieu,

---

(1) Le 16 Août 1779, la Faculté étant assemblée en la manière accoutumée, M. Alphonse le Roy, Docteur-Régent de la Faculté, a présenté deux femmes, l'une nommée Julie, demeurant au faux-bourg Saint-Marceau; & l'autre... du Belloy, demeurant au Gros Caillou, auxquelles il avait fait la section de la symphyse des os pubis, à la première le 18 Juillet, & à la seconde le 24 du même mois. Ces deux femmes ont marché avec sûreté & sans douleur, ont déclaré se bien porter; elles avaient avec elles leurs enfans qui jouissent d'une bonne santé. *Signé, DESBARTZ, Doyen.*

& l'enfant ont péri : aussi une Religieuse  
 Maison disait que depuis dix ans qu'elle y  
 avait vu pratiquer sept fois l'opération cé-  
 sine, & toujours sans succès. Quand la nôtre  
 quelques dangers, ne serait-elle pas de beau-  
 à préférer ? Mais en y portant les lumières de  
 médecine, on parera à tout & elle sera égale-  
 salutaire & à la mere & à l'enfant.

J'ai établi que jamais aucune femme ne devait périr  
 en accouchant, parce qu'il n'est aucun accident auquel  
 l'Art ne puisse remédier.

Cette proposition a eu le sort de ces consolations  
 trop flateuses qu'on rejette parce qu'elles passent l'es-  
 pérance : au moins depuis que je pratique cet art,  
 aucun de mes travaux, je puis l'affurer, n'a démenti  
 cette proposition. Un anonyme cependant (1), m'a  
 imputé la mort d'une femme ; mais j'ai déjà prouvé  
 dans un de mes écrits, que loin d'avoir concouru à  
 son malheur, elle eut été sauvée, si l'on avait suivi  
 mes conseils. Enfin, l'art bien dirigé remédiera tou-  
 jours à l'instant de l'accouchement, & le plus sou-  
 vent à la suite, aux cas les plus fâcheux ; c'est ce  
 que va prouver l'observation suivante.

### *Troisième Observation.*

Quand on observe tous les travaux de la nature  
 dans la reproduction de l'espece humaine, on voit  
 qu'alors, plus qu'en tout autre tems, elle s'occupe  
 de la conservation des femmes. Si dans cette circon-  
 stance elle a détruit quelquefois son ouvrage, ça été  
 en quelque maniere par l'excès des précautions qu'elle  
 se prescrit à elle-même pour le conserver. C'est ici  
 sur-tout que l'art peut secourir la nature.

---

(1) Voyez Lettre d'un Etudiant, chez Cloufier, & ma réponse à  
 un Critique, chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins.

Je fus appelé le Vendredi 9 Octobre 1778, chez une femme de vingt-six ans, au septième mois de sa première grossesse : son ventre était très-volumineux, ses jambes & ses cuisses étaient infiltrées, & les grandes levres, qui semblaient contenir plus de quatre à cinq livres de sérosité, étaient d'un volume & d'une sensibilité qui s'opposaient à ce qu'on pût reconnaître par le toucher, l'état de l'orifice de la matrice : sa raison était en partie égarée, & sa vue éteinte, quoique ses yeux ne semblassent aucunement altérés. Il était midi quand je la vis ; M. Dantic, célèbre par ses connaissances en Chymie, m'avait fait appeler ; il lui avait prescrit le matin deux onces de manne, qui n'avaient produit que des évacuations séreuses.

Je fis appliquer sur les grandes levres un cataplasme composé avec le cresson & le sel ammoniac ; la circonstance me parut semblable à celle où M. Majault, très-habile Médecin de la Faculté, avait ordonné le premier ce remède avec beaucoup de succès ; je fis encore appliquer à l'une & à l'autre jambe un vésicatoire, pour évacuer les eaux infiltrées, pour débarrasser la tête & rendre la vue ; j'opposai à l'effet irritant des cantharides, quinze grains de nitre, cinq grains de camphre incorporés dans un gros de thériaque divisé en cinq prises.

Sur les huit heures du soir je revis la malade, elle s'agitait en tout sens, n'avait aucune connaissance, répondait machinalement à tout : les paupières étaient fermées, le pouls était vif : le cataplasme avait produit un peu d'évacuation de sérosités, & les vésicatoires en promettaient d'avantage. Je ne pus encore la toucher vu sa sensibilité & le volume des parties externes auxquelles je fis des scarifications. Je conseillai de froter le ventre avec de l'huile chaude, & d'appliquer sur les parties œdémateuses des linges chauds, ainsi que sur tout le corps, afin de prévenir un refroidissement qui pouvait devenir mortel. La respiration n'était que faiblement gênée ; deux personnes

furent occupées pendant la nuit à entretenir la chaleur de la malade, ce qui fut pénible, vu qu'elle s'agitait continuellement.

Sur les cinq heures du matin elle eut deux convulsions : sur les sept heures elle en eut une troisième plus longue & plus alarmante : à huit heures je la vis, & fus presque effrayé du changement qui depuis le soir s'était passé sur sa physionomie : c'était une image vivante de la douleur & de la mort. Elle eut alors en ma présence une convulsion si terrible que je crus qu'elle expirait : cette convulsion dura près d'une minute & se termina par une évacuation de glaires écumeuses & sanguinolentes qui sortaient de la trachée arrière ; je crus que c'en était fait d'elle.

Je m'arrachai à ce spectacle effrayant, & je priai une voisine de se rendre auprès de cette infortunée ; & de me faire avertir dès qu'elle serait morte, afin que je tentasse de sauver l'enfant par l'opération césarienne.

Rendu chez moi, je réfléchis qu'il existait une chaleur égale dans toutes les parties ; que la respiration après la convulsion était stertoreuse, mais néanmoins presque naturelle. Je retournai précipitamment avec M. Elias mon Éleve, je trouvai en chemin M. Dantic ; nous précipitâmes notre marche, & à notre arrivée il prit à cette femme une convulsion qui fut plus longue encore que les précédentes, & qui se termina par la même évacuation. Tous les assistans s'enfuirent, & seul je contemplai les efforts terribles de la nature.

Quand cette convulsion fut terminée, je prescrivis la saignée, en annonçant qu'il pouvait, pendant cette évacuation, survenir une faiblesse, une convulsion & la mort : qu'il n'y avait en cet état extrême que cette seule, mais douteuse ressource. Je tins le bras dont les muscles étaient sans cesse en convulsion ; M. Elias ouvrit la veine, le sang jaillit, & pendant qu'il couloit, j'observais le visage pour juger de

C ij



la vie qui dans cet instant tenait à peu de chose : après l'écoulement d'une petite poëlette de sang, j'apperçus quelques altérations qui me parurent annoncer une prochaine convulsion ; je fis promptement fermer la veine, je mis sous le nez un peu d'alkali volatil, & la convulsion ne parut pas. Dès-lors la malade fut plus tranquille : on appliqua des serviettes chaudes sur la poitrine, le bas-ventre & les cuisses, & l'on fit prendre d'espaces à autres de petites cuillerées d'une potion composée avec l'eau distillée, le vinaigre camphré, & quelques grains de fleurs de benjoin.

Il était dix heures quand je la quittai, je la revis à onze heures, elle venait d'accoucher de deux enfans vivans : l'un était mort depuis quelque tems, car son épiderme s'enlevait (1), l'autre était plein de vie. Je portai ma main sur le bas-ventre de la mere, je sentis que la matrice se contractait légèrement, je la laissai opérer elle-même la délivrance.

La respiration & la chaleur étaient naturelles ; la physionomie était l'image de l'épuisement. Un sommeil profond & singulier inspirait tour-à-tour la compassion, l'espérance & la crainte : je prévis qu'il ferait long : c'était le baume le plus propre à réparer la nature. Elle a dormi quarante-huit heures de ce sommeil extraordinaire. Je lui fis mettre sous le nez un peu d'alkali volatil, qui lui fit faire quelques mouvemens sans la réveiller ; j'en frottai le trajet des vaisseaux de la cuisse & des tempes. Elle eut dans les vingt-quatre heures quelques faiblesses qui se manifestaient par l'altération de la physionomie, par des sueurs, par de légers mouvemens convulsifs ; on y remédia avec quelques cuillerées d'une potion composée d'eau distillée, de thériaque & de safran qu'elle avalait sans se réveiller.

---

(1) La dissection qui en a été faite a montré beaucoup de sang épanché dans la cavité du bas-ventre. Je tenterai ailleurs d'expliquer ce phénomène, qui a toujours étonné le célèbre Morgagni.

Je la vis le soir sommeillante , & le lendemain matin sommeillante encore. Sa physionomie était devenue plus naturelle.

J'avais engagé M. Dantic à suivre avec moi un phénomène aussi intéressant. Il n'y avait à craindre que l'affaïssement : la nature avait éprouvé les plus terribles secousses , pendant lesquelles elle avait troublé la composition des humeurs , & les avait portées en des lieux étrangers. Il fallait éviter les stagnations à la poitrine , au cerveau ; il fallait dans chaque partie du système rétablir le mouvement progressif propre à récombinaison des fluides ; il fallait évacuer les humeurs étrangères : à cet effet je résolus d'employer les restaurans & l'émétique en lavage combiné avec le quinquina & quelque plante résolutive ; M. Dantic préféra l'ipécacuana ; elle en prit un scrupule depuis le Dimanche matin jusqu'au lendemain ; on le lui filait dans une tisane de bourrache & de réglisse , & de tems-en-tems on lui donnait du bouillon.

Elle prenait tout machinalement ; elle se retournait dans son lit ; quand on lui parlait , elle répondait à-peu-près comme les somnambules , sans se réveiller. Il y eut pendant la nuit trois évacuations abondantes ; elle avertit à chacune ; néanmoins elle dormait toujours de ce sommeil singulier , & semblait ne rien entendre si ce qu'on lui disait n'avait pas rapport à son état.

Le Lundi à dix heures du matin ses yeux fermés depuis deux jours , s'ouvrirent. Elle fit un cri affreux en appercevant sa Garde , un autre cri plus affreux en appercevant ses parens ; *je reconnais bien , leur dit-elle , vos voix ; mais vos figures , vos tailles me semblent noires ; contournées , monstrueuses , & vous me causez une frayeur involontaire.* Ce sont les propres paroles de cette femme. Néanmoins elle se familiarisa avec ces spectres apparens ; mais chaque fois qu'elle les voyait , elle avait une petite convulsion involontaire produite par une terreur que le jugement

ne rectifiait qu'avec peine. On lui présenta un miroir : même phénomène ; elle se voyait noire & monstrueuse : ses doigts comme tous les objets lui paraissaient très-gros & contournés. Elle s'occupa de son état , fut fort étonnée d'être accouchée ; elle ne se ressouvait de rien , pas même de ce qu'elle avait dit ou entendu le Vendredi où elle avait paru à ses parens pleine de bon sens. Cette malade avait un esprit cultivé ; on en va juger par ses propres expressions. Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle sentait ; *j'éprouve*, dit-elle, *le bien-être qu'on goûte après un long sommeil*. Après lui avoir parlé des dangers qu'elle avait couru ; *je sens*, dit-elle, *délicieusement l'existence, comme Ève, lorsqu'elle naquit au monde, grande & raisonnable*. On lui peignit mes soins ; elle desira me voir ; j'arrivai à l'instant, & quoique je lui parusse comme tous les autres monstrueux & noir , elle éprouva moins que de coutume sa frayeur involontaire. Elle avait peine à réunir une suite d'idées ; elles étaient entrecoupées d'un délire passager , & d'un rire qui avait quelque chose d'imbécille. Elle me témoigna de la sensibilité ; je cherchai par de la gaieté à la distraire d'un sentiment qui, en l'affectant trop, pouvait lui nuire : je lui demandai en riant des nouvelles de l'autre monde. Je supprime sa réponse pleine d'esprit , parce qu'elle pourrait donner à ce récit un air de roman : mais elle m'offrit un phénomène peut-être plus extraordinaire encore que la maladie même ; car comment une femme qui assemblait avec peine & sans ordre les idées les plus naturelles , pouvait-elle employer dans ces mêmes circonstances des idées acquises ?

Cette malade était une assemblage de phénomènes : celui de sa vue était très-singulier : j'en observai alternativement les effets pour remonter à la cause : j'examinai ses yeux , & je vis que la prunelle & la pupille étaient évidemment retrécies : je lui présentai un petit tableau à l'huile ; elle n'y distingua rien , même

en l'approchant tout près de ses yeux : je lui offris ensuite un portrait en pastel très-éclairé par le jour, elle le distingua & il lui parut moins difforme & moins noir que les figures vivantes, qui sans doute réfléchissaient moins de rayons lumineux. Le linge même prenait pour elle la couleur noire, & avec d'autant plus d'intensité qu'on éclairait moins l'objet ; l'ouïe paraissait avoir plus de finesse que de coutume ; l'odorat était naturel, mais le goût était absolument éteint ; elle éprouva le besoin de manger ; la nature voulait des restaurans : on fit une bouillie de pain cuit dans le bouillon : on y écrasa des racines cuites, & on lui en donna quelques cuillerées.

La langue était si volumineuse qu'à peine pouvait-elle contenir dans la bouche ; elle était couverte d'une peau épaisse, les bords étaient rongés par des aphtes très-étendues. Le gosier dont nous eûmes grande peine à faire l'inspection, était phlogosé & presque mortifié : il semblait qu'un point de plus c'eût été la gangrène ; la nature avait été jusqu'à son dernier effort ; tout paraissait avoir souffert la mort, excepté la matrice où le principe de la vie s'était concentré. L'haleine était fétide ; cette malade toussait, crachait abondamment, évacuait des lochies, des urines & des selles abondantes, & les vésicatoires suppuraient beaucoup. Nous reconnûmes la nécessité de ne pas attendre des crises ; la nature en opérant, il fallait la seconder ; on voyait que la malade se débarrassait des crachats, par la voie des selles, car de tems à autre elle avait des oppressions qui disparaissaient après chaque évacuation.

Le Mardi, toutes les sécrétions continuèrent sans que la fièvre de lait parut. Ce qui semblera bien étonnant encore, c'est qu'on leva la malade à dix heures du matin, & qu'elle ne se recoucha qu'à six heures du soir : il importe d'observer qu'on lui administrait tour-à-tour des nutritifs & des évacuans. Enfin, sur le soir, la crise des glandes s'opéra ; il s'établit une salivation qui a duré plusieurs jours.

Le Mercredi, toutes les sécrétions continuèrent avec la même abondance ; la malade se sentait plus forte ; les congestions se resolvaient, les humeurs se recombinaient & les hétérogenes étaient évacuées. Elle se promena aidée de deux personnes ; la prunelle & la pupille étaient moins ferrées ; aussi voyait-elle les objets moins gros, moins difformes, moins noirs & enfin presqu'en leur état naturel.

Le Jeudi, j'offris à la Faculté cette observation & les corollaires qui vont la suivre. La langue se nettoyait, l'arrière-bouche s'exfoliait, elle voyait mieux les objets.

Enfin, le Vendredi, le lait monta aux seins & y coula en abondance ; cette crise a été la dernière. Le Samedi & le Dimanche la bouche & le gosier s'exfolièrent ; elle rendit par les felles des membranes qui me parurent être l'exfoliation du canal intestinal. Le goût commença à se rétablir.

Le Lundi suivant elle fut purgée, ce que l'on réitéra tous les trois jours pendant trois semaines ; elle prit une eau minérale factice, composée avec quinze gouttes d'esprit de vitriol, douze gouttes d'huile de tartre par défaillance sur chaque pinte.

Trois semaines après cette terrible secousse, elle vint m'assurer de sa vive reconnaissance, & je goûtai un plaisir bien doux en la voyant parfaitement rétablie.

### *Corollaires.*

On peut déduire de cette Observation, des principes intéressans pour la partie médicale des accouchemens.

1.° J'ai établi dans mes Recherches sur la symphyse, & j'ai développé dans mes Cours, qu'il se fait pendant tout le tems de la grossesse une solution de toute l'économie animale de la mere au profit de l'enfant ; par cette dissolution la nature forme un individu sans

préjudicier à l'autre ; il est vrai que cette dissolution peut établir une plétore humorale, un relâchement dont résulte des infiltrations & des hydropisies ; alors c'est au Médecin à modérer la nature.

2.<sup>o</sup> Ces hydropisies ne sont souvent en ce cas qu'un symptôme qui indique la saignée plutôt qu'il ne la contre-indique. L'avantage qu'elle a produit ici ne peut être problématique.

3.<sup>o</sup> On doit dans un cas semblable préférer la saignée du bras, de peur que celle du pied n'établisse une surcharge vers la matrice, & ne s'oppose aux contractions de ce viscère au lieu de les seconder.

4.<sup>o</sup> Dans un cas semblable on doit tirer peu de sang : les effets de la saignée ne se mesurent pas toujours à la quantité du sang évacué ; il faut sentir la juste mesure, car un peu plus un peu moins dans ce cas, s'en ferait fait de la malade.

5.<sup>o</sup> Dans un moment si extrême où les liens qui attachent l'âme au corps semblent se dissoudre, la respiration n'est pas la bouffole unique pour juger de la vie ; il faut s'occuper de la chaleur, car s'il survient un refroidissement, les concrétions lymphatiques qu'il produit, ne peuvent être résolues par la nature trop faible alors pour cet ouvrage ; c'est ce qui m'a fait prendre tant de précautions pour que la malade ne fut pas refroidie. La chaleur & la respiration sont donc deux signes capitaux, qui tant qu'ils concourent ensemble, ne doivent jamais laisser désespérer d'une femme, quelque effrayans que soient les accidens qui se manifestent. Un Médecin bien certain de ces deux principes, qui au milieu de cette scène allarmante eût promis la vie, eût passé ou pour un homme divin, ou pour un fou. Cependant le concours de la chaleur & de la respiration pouvaient engager à porter un pronostic favorable.

6.<sup>o</sup> Les vésicatoires, les sinapismes paraissent dans de semblables cas, très-propres à évacuer les séro-

fités qui engorgent , surchargent la matrice & l'empêchent de se contracter efficacement.

7.° Les frictions huileuses appliquées sur le bas-ventre concourent alors , ainsi que l'avait observé Hyppocrate , à abattre l'orgasme de la matrice , & il n'y a eu que l'ignorance qui ait osé railler & rejeter un remède adopté par toute l'antiquité , d'après la plus heureuse expérience.

8.° Lorsque pendant le travail de l'enfantement il y a des convulsions , alors les compositions & décompositions des humeurs ne se font plus dans l'économie en l'ordre accoutumé : dans quelques parties il se fait des concrétions , dans d'autres des extravasations ; ces humeurs portées en des lieux étrangers se décomposent , il s'en dégage un principe funeste à l'économie animale.

Il faut évacuer sans attendre la coction. La putridité rend alors les humeurs solubles. Ainsi dans le colera morbus , tous les sucs du canal intestinal sont tout-à-coup dénaturés. Ces sucs décomposés en un instant , peuvent en un instant causer de grands désordres , tels que des aphtes , des ulcères rongeurs à la gorge , la phlogose , la gangrene même au gosier , & dans le canal intestinal ; c'est ce qu'on voit souvent subvenir à la suite de cette maladie , si une évacuation abondante n'a promptement expulsé ces sucs dénaturés , desquels il s'éleve un principe subitement funeste à l'économie , principe dont on peut aujourd'hui assigner la nature chimique.

9.° Les évacuans à la suite des couches remédient promptement aux effets de la décomposition des humeurs ou de leur stagnation. Il paraîtra bien étonnant sans doute qu'après une secousse aussi terrible , la femme qui fait le sujet de cette observation , se soit levée le quatrième jour ; mais si on calcule bien comment les évacuans & les nutritifs doivent rétablir promptement le mouvement progressif & la récom-

position des humeurs, & enfin l'ordre accoutumé, on en fera moins étonné. Les évacuans joints aux nutritifs sont plus ou moins indiqués, selon que ces décompositions ont été portées plus ou moins loin. Il est même des circonstances où alors on doit donner les hydragogues (1). J'aurais pour moi l'expérience & l'autorité d'Hippocrate & d'Hoffman.

10.° Toutes les glandes ont fait une crise, mais elle a été la dernière de toutes. Il semble que dans toutes les maladies la crise des glandes soit toujours la dernière à s'accomplir. La langue qui nous assure du canal intestinal, ne se nettoye que quand la convalescence arrive. Les parotides à la fin des fièvres mali-

(1) Depuis que j'ai publié cette observation, la Faculté de Médecine a couronné dans sa première assemblée publique, en Décembre 1778, un Ouvrage qui répondait au Programme suivant qu'elle avait proposé. *En quoi la fièvre miliaire des femmes en couche diffère-t-elle des autres fièvres miliaires, & quel en est le traitement?* L'Auteur couronné dit avoir prévenu ou remédié à ces fièvres par l'usage des évacuans, & même des drastiques.

Il regne de tems à autres à l'Hôtel-Dieu de Paris, une maladie contagieuse qui fait périr un très-grand nombre de femmes à la suite des couches. M. Majault, Médecin de cet Hôpital, & très-habile praticien, la soupçonne une fièvre miliaire avortée : beaucoup de remèdes, de méthodes, les drastiques mêmes, ont été en vain employées. Il faudrait commencer par désinfecter cette salle. On la blanchit de tems à autre, mais ce moyen est plus propre à perpétuer la contagion, qu'à s'y opposer. J'oserais proposer de laisser cette salle quelque tems inhabitée, d'en ôter les fenêtres, & d'y laisser circuler l'air jusques dans les plus petits recoins ; d'employer même à cet effet des ventilations & autres moyens mécaniques, parce que l'air dissout le principe des contagions, qui ne se communiquent jamais que par le contact. Il faudrait de plus grater & laver les murs, car l'eau dissout également le principe des contagions. Moïse, dans le Lévitique, dit que la lepre s'attachait aux murs : on les désinfectait en les gratant & en les lavant. Lorsqu'une femme périt dans un lit de cette maladie, on y en place une autre qui périt de même. Si on observait bien qu'au milieu des pestiférés on se préserve de la contagion en évitant le contact, on prendrait des précautions. Aussi, éviter le contact & désinfecter, voilà les deux principaux remèdes dans les contagions.



gnes , font la dernière crise ; celles qui arrivent avant la convalescence font toujours alarmantes.

11.<sup>o</sup> Les convulsions du canal intestinal & de la matrice ont ici porté leur action sur la vue ; elles ont rétréci la prunelle & la pupille. L'œil , dans ce cas , ne recevait pas des objets qu'il considérait assez de rayons lumineux ; ces objets paraissaient comme dans la nuit sombres & noirs ; aussi ceux qui étaient le mieux éclairés , & qui par leur nature renvoyait plus de rayons lumineux , étaient-ils vus de la malade d'une manière plus naturelle.

Quant à la monstruosité & tortuosité des objets , elle m'a paru dépendre de ce que dans ce tremblement universel de l'économie toute entière , les diverses couches internes du cristallin ont été dérangées. J'ai eu occasion d'observer une autre affection de la vue dans le moment & à la suite de l'accouchement.

En 1776 j'accouchais en présence de mes Elèves , une femme de vingt-huit ans , forte & robuste ; c'était son premier enfant , il se présentait par les fesses : quand elles vinrent à franchir au dehors , les forces de la nature s'exalterent au point que sa vue devint louche. Fatiguée de cet effort , elle tomba après l'accouchement dans l'atonie ; il y eut une hémorragie que j'arrêtai. Sa vue était redevenue presque naturelle , mais toutes les fois que la matrice se contractait pour expulser les lochies , cette femme redevenait louche , & toujours quelques secondes avant la contraction. L'haleine devint fétide , la langue se chargea , tout annonçait putridité. Ces symptômes se dissipèrent au moyen de l'émétique filé à petites doses & combiné avec le quinquina. Sa vue était parfaitement rétablie douze jours après son accouchement ; néanmoins pendant cinq mois , à l'approche de ses règles , comme pendant son accouchement , elle redevenait un peu louche.

12.<sup>o</sup> Je conclurai de toutes ces observations que la Nature , conséquente à elle-même , malgré ses horribles secousses , veut conserver la femme qui donne

l'être à son enfant ; elle fait pour elle alors ce qu'elle ne fait ni pour les hommes, ni pour les femmes en aucune autre circonstance ; si la femme est foible, alors sa foiblesse lui est salutaire. C'est un roseau qui résiste à l'orage ; ce n'est donc pas sans raison que j'ai établi que la Médecine pouvait à l'instant de l'accouchement, remédier aux accidens regardés jusques ici comme irremédiables. Cette proposition je l'espère ne paraîtra plus un paradoxe quand la science & l'art des accouchemens seront bien développés.

### *Quatrieme Observation.*

Je fus appelé le 6 Janvier de la présente année 1780, chez un Maître Charron, rue du Regard, pour une Dame qui depuis quatre jours éprouvait des douleurs pour accoucher : au deuxième jour on l'avait saignée sans qu'elle eut été soulagée : quand je la vis elle était presque épuisée par des douleurs qui causaient une sensibilité extrême sans pousser l'enfant dont la tête était encore au-dessus du détroit supérieur, l'occiput tourné à gauche ; le pouls était petit, concentré ; la physionomie annonçait le plus grand danger : j'ordonnai une saignée & je la fis coucher fort à son aise : à chaque douleur, quand je sentais qu'elle n'était pas expulsive, je l'en avertissais pour qu'elle ne se fatiguât pas à s'en aider.

Déterminé par mes principes & par ma pratique constante à ne point employer le forceps que j'ai toujours cru inutile ou dangereux, je fis chauffer des serviettes & les fis rouler en même-tems pour rassembler plus de chaleur ; je les fis appliquer le long de la partie inférieure de la colonne épinière, sous les reins, sur le sacrum & sur le bas-ventre ; je les renouvelai fréquemment, & j'occupai deux personnes à ce soin. La sensibilité se calma, les eaux se formerent ; ce n'était plus de la douleur, c'était un vrai travail ; la tête était expulsée à chaque contrac-

tion ; la femme reprit des forces , de la gaieté ; les parties se ramollirent , s'humecterent , & en une heure & demie elle accoucha d'un garçon bien portant.

### *Cinquieme Observation.*

Le 14 du même mois je fus appelé à onze heures du soir chez Madame, Pierard fauxbourg Saint-Honoré : depuis un mois elle souffrait beaucoup d'un rhume opiniâtre ; les douleurs faibles & fausses exaltaient la sensibilité : je lui conseillai de se coucher : le lendemain matin elle éprouvait des douleurs également inutiles : il s'écoula de fausses eaux , j'employai les serviettes chaudes ; le travail devint franc , & en moins de deux heures elle accoucha d'une fille bien portante.

### *Sixieme Observation.*

Le 15 au soir je fus appelé rue Saint-Honoré chez Madame Vendresi , qui était au terme de huit mois & demi ; depuis un mois elle souffrait tant qu'elle ne quittait pas la chaise longue ; elle était incommodée d'une toux , d'un vomissement & d'une fièvre catharale qui redoublait le soir , comme toutes celles de ce genre. Il y avait depuis une heure un écoulement de fausse eaux ; les douleurs étaient fausses & légères ; cet accouchement , qui dans l'ordre accoutumé devait être très-long , fut terminé en deux heures & demie , au moyen de l'application des linges chauds.



## R É F L E X I O N S.

**J**E ne crois pas m'être trompé en attribuant à la chaleur la prompt terminaison de ces trois accouchemens, car j'ai observé que j'étais maître de provoquer ou de retarder les contractions expulsives de la matrice, selon que je répétais ou négligeais l'usage des linges chauds : par ce moyen j'ai senti l'état des parties changer en peu de tems ; de rigides qu'elles étaient elles se sont ramollies : d'abord arrosées par des eaux acres, la chaleur les a lubrifiées par des mucosités & des glaires.

J'ai été conduit à cette pratique, en observant que dans les tems où la constitution catharrale prédomine, c'est sur-tout dans les tems humides & d'hiver & d'automne, cette constitution porte influence vers la matrice, qui, dans la grossesse, est l'organe le plus aisément affecté, au point qu'elle pourrait être regardée comme le centre des sensations. Quand la constitution catharrale affecte la matrice lors de l'accouchement, cet organe a beaucoup de peine à se débarrasser du fœtus ; les douleurs ne sont point expulsives ; elles exaltent une sensibilité qui affaiblit, & on a vu dans ce cas un enfant peu volumineux rester quatre & cinq jours au passage, quelquefois même il y est mort, il s'y est putréfié, & la mere a péri dans cet accouchement ou dans les suites.

Au lieu de recourir aux instrumens comme on l'a fait jusqu'à présent ( 1 ), j'ai cru qu'il était possible de

---

( 1 ) Dans une assemblée de la Faculté de Médecine, en Novembre 1778, M. . . dit que l'inertie de la matrice était épidémique, & qu'il avait été obligé dans ce mois d'employer quatorze fois le forceps.

donner des forces à cet organe & de dissiper l'état catharral qui les lui enlevait.

Attachons-nous un instant à considérer la structure de la matrice & son mécanisme dans l'accouchement. La matrice, comme la plupart des sphincters, est composée de deux plans principaux de fibres musculaires : le plan externe est longitudinal ; l'interne est orbiculaire. Entre ces deux plans est un tissu spongieux. Pendant le travail de l'enfantement, le tissu spongieux est gorgé de sang ; ce sang à raison de sa quantité éprouve une difficulté à circuler, il perd une partie de son mouvement progressif. Souvent une sérosité catharrale affecte par son acrimonie le plan orbiculaire & le contracte, & l'effet de cette contraction est de resserrer l'enfant plutôt que de l'expulser ; aussi lorsque cet état a lieu, & que pendant une contraction de ce plan interne on touche l'orifice, on sent qu'il se resserre & que c'est la matrice qui plonge toute entière dans le bassin & non le fœtus : les douleurs sont alors très-sensibles, parce que les houpes nerveuses s'épanouissent dans ce plan interne : dans ce cas le plan externe est moins actif, il éprouve une espèce d'inertie, tandis que pour terminer l'accouchement il doit avoir une activité qui prédomine le plan interne. Il arrive donc, dans les fausses douleurs, le contraire de ce qu'il faut pour que l'accouchement se termine avec facilité. J'ai cru que la chaleur fortifierait le plan externe, qu'elle provoquerait la circulation dans le tissu spongieux qui ne serait pas trop engorgé, & que lorsqu'il le ferait, la saignée diminuerait la somme du sang qui s'y cantonne : j'ai cru que cette même chaleur resoudrait l'état catharral, dulcifierait les sucs âcres, & calmerait la sensibilité excitée par l'irritation & les contractions du plan interne orbiculaire.

L'état catharral est assez rare dans les climats chauds, la chaleur le prévient ou y remédie. Les Anciens en cette maladie ordonnaient qu'on s'exposât au soleil, car

car la chaleur du soleil, ou autre, donne au mouvement musculaire toute son énergie : les serpens, qui ne sont presque composés que de muscles, semblent ne vivre qu'en été, & ils ont au soleil une activité qu'ils n'ont pas à l'ombre. Les femmes accouchent plus facilement dans les climats chauds que dans les nôtres, & ici dans l'été sec & chaud, plus facilement que dans l'automne ou l'hiver.

On a tenté quelquefois de provoquer l'accouchement par des liqueurs spiritueuses : on a même conseillé de les appliquer sur le ventre, dans le moment de l'accouchement.

Il importe ici d'observer, que la chaleur réveille l'irritabilité des muscles d'un animal nouvellement tué, tandis que les spiritueux la détruisent. Je crois devoir ici examiner comment agissent les spiritueux, pour remédier à l'abus trop fréquent qu'on en a fait.

Les spiritueux donnés à l'intérieur, ou se décomposent, ou ne se décomposent pas. Ils se décomposent, lorsque les vaisseaux sont assez libres pour permettre l'évolution des élémens qui les constituent ; & dans ce cas, ils donnent au sang un principe de mouvement, une chaleur, une rarefence, un phlogistique très-pur, qui, en passant dans les muscles, les contracte & les irrite. Ces spiritueux ne se décomposent que lorsqu'il y a liberté de circulation, sans pléthore, dans le système vasculaire.

Quand les spiritueux ne se décomposent pas dans l'économie animale, la chaleur, qui dans l'état naturel est portée à trente-deux degrés, & dans l'état morbifique bien au-dessus, volatilise seulement ces spiritueux : volatilisés, ils ne font qu'un phlogistique grossier, un gas inflammable, qui, en diminuant l'irritabilité, arrête le mouvement progressif : & c'est dans le cas sur-tout de pléthore que les spiritueux se volatilisent sans se décomposer, tandis que dans l'autre circonstance, ils se volatilisent & ils se décomposent. Un peu de réflexion fera sentir la vérité de cette dé-

composition : si les végétaux décomposent la lumière , pourquoi nos corps ne décomposeraient-ils pas des liqueurs spiritueuses ? Qu'un homme faible en prenne , il est échauffé , fortifié , parce qu'ils se décomposent : mais qu'un homme très-pléthorique en prenne & à grande dose , ils ne se décomposent point , ils se volatilisent en gas inflammable qui diminue l'irritabilité au point d'éteindre le principe de la vie : ainsi les spiritueux , selon les circonstances , augmentent ou diminuent le mouvement dans l'économie animale ; mais la chaleur douce constamment le provoque : ainsi , dans le moment de l'accouchement , les spiritueux appliqués sur le bas-ventre , sont plutôt capables de détruire les contractions de la matrice , que de les provoquer , à moins qu'en passant à travers les pores de la peau , ils ne soient dans le cas de se décomposer.

On ne doit même les donner à l'intérieur qu'autant qu'il y a plutôt inanition que pléthore dans les vaisseaux ; & dans ce cas encore ce ne sont pas les spiritueux qui conviennent , ils sont trop chargés de phlogistique , ils donnent trop de ce principe ; il faut des restaurans , des corroborans , qui donnent un gas bien différent , un gas qui rapidement se développe dans l'économie animale , un gas moins phlogistique & qui fournisse un principe d'élasticité. C'est aux gens faibles , mal nourris , qu'on doit donner de ces remèdes , & ils n'en ont que plus d'efficacité , si avant de les prescrire on a employé les saignées. Je conseille dans ce cas , quatre onces de sucre bouilli quelque tems dans un verre d'eau , auquel on ajoute en le retirant du feu , une cuillerée d'eau de canelle orgée , & deux cuillerées de bon vin : il résulte de ce cordial , pris chaud sur-tout , un accroissement de forces que ne donnent pas le vin seul & les spiritueux , qui même nuisent quelquefois , pour les raisons ci-dessus énoncées.

Ainsi la saignée , les restaurans & la chaleur sont les vrais remèdes propres à provoquer l'accouche-

ment dans le cas d'engorgement, de catharre & d'inertie de la matrice : l'efficacité de ces moyens a étonné les Gardes elles-mêmes.

Le peu d'étendue que j'ai voulu donner à cet ouvrage, me force de réserver, pour un autre, l'explication détaillée de la nature de la chaleur & du mécanisme de son action.

La Nature, dans notre économie, n'emploie que des moyens simples: quand on cherche à la seconder ou à l'imiter, il faut être simple comme elle.





*OBSERVATION sur un Accouchement laborieux  
extraordinaire, par M. MONTP, . . . . Docteur  
en Médecine,*

**L**A femme du nommé Lebeau, à Saint Léger en Ivelines; Election de Montfort l'Amaury, accoutumée à aller tous les jours à cheval, devint grosse à l'âge de trente-huit ans. Elle n'avait pas eu d'enfans depuis douze ans. Elle parvint à son terme & fut prise des douleurs pour accoucher, le 12 Décembre 1778, à six heures du soir. Dès l'instant les eaux s'écoulerent, & les douleurs devinrent plus rares jusqu'au 13. Elles augmentèrent beaucoup vers le soir de ce même jour. Le sieur Cham. . . Maître en Chirurgie, établi à S. Léger depuis vingt-cinq ans, fut appelé. Après avoir examiné la situation de cette femme, il sentit au premier attouchement que la tête de l'enfant était située obliquement dans le bassin du côté gauche. Il mit la tête en direction & la malade fut presque sans douleurs jusqu'au mardi 14 dudit mois. Malgré les secours donnés en pareille occasion, le sieur Cham. . . tenta inutilement l'accouchement par les pieds. Sur les sept heures du matin, les douleurs augmentèrent. Le ventre de la femme s'éleva en forme d'arcade. Le sieur Cham. . . appella le sieur T. . . son confrere, Maître en Chirurgie à Rambouillet. Celui-ci, après s'être assuré de l'état des choses, décida à onze heures du matin avec le sieur Cham. . . d'employer le forceps. Il fut impossible d'introduire la seconde branche. Les douleurs augmentèrent. On espéroit que la nature acheverait l'accouchement; mais sur les six heures du soir, la femme fut prise d'un tremblement qui dura deux heures. Elle se plaignait d'engourdissement dans les extrémités inférieures. Le ventre devint plus gros & se météorisa. On s'aperçut que les sutures de la tête de l'enfant se séparaient, les os chevauchèrent les uns sur les autres, & les parties sexuelles de la femme se rétrécirent.

La femme mourut le 16 à quatre heures du matin. On fit l'opération césarienne du côté gauche; après la section des tégumens il sortit quantité de vents, & de sérosités fétides avec explosion. Cette première ouverture étant agrandie, on a remarqué l'uterus percé dans sa partie supérieure; la jambe gauche de l'enfant sortait par l'ouverture & avait à la malléole une tumeur emphisemateuse de la grosseur d'un œuf. Après l'ouverture de l'uterus pour tirer l'enfant, on a remar-

qué qu'il était situé obliquement du côté gauche, & qu'il avait à toutes les articulations des tumeurs emphisemateuses, ainsi qu'aux omoplates & à la nuque. Le *placenta* était fort volumineux & situé sous le ventre de l'enfant. Les os du bassin de la mere en situation naturelle. La symphyse du pubis ne s'était point dilatée.

Cette Observation nous a été communiquée par les sieurs Cham... & T.... Chirurgiens très-estimés dans leur canton. Elle présente aux gens de l'art bien des réflexions à faire.

Elle offre naturellement deux principales questions à résoudre. Pouvait-on prévoir & prévenir un pareil accident? Quels étaient les moyens à employer? Nous laissons ces questions à discuter & à résoudre aux Accoucheurs.

**RÉPONSE à l'Observation de M. DE MONTP....**  
*Docteur en Médecine, sur un Accouchement laborieux, conigné dans le N.º 13 de la gazette de santé de 1779.*

L'ignorant croit obéir à la nature, en l'abandonnant à elle-même dans le péril, comme le téméraire croit la féconder, en la détournant de sa marche régulière : on n'entend jamais plus prononcer son nom que par ceux qui ne la connaissent pas, comme si la conservation & la destruction n'entraient pas également dans son plan ; le mot bannal, abandonner la nature à elle-même, jette dans une inaction bien dangereuse ; le feu s'éteint-il sans secours, lorsqu'il est attaché à des matières combustibles? Venons à notre objet.

Il s'agit de l'accouchement d'une femme de trente-huit ans, qui déjà avait mis heureusement au monde plusieurs enfans ; elle fit beaucoup d'exercice à pied, à cheval, pendant sa grossesse. Arrivée à son terme, & les eaux écoulées, on appelle après vingt-quatre heures un Chirurgien à raison de ce que le travail ne faisait aucun progrès, il reconnaît une mauvaise position de la tête, cherche à la mettre en direction, laisse la femme en cet état trois jours, veut après ce tems aller chercher les pieds, ne pouvant y parvenir tente le forceps & ne réussit pas mieux ; le ventre se météorise on voit périr cette femme, on fait après sa mort l'opération césarienne, la matrice se trouve percée dans sa partie supérieure.

On demande si l'on pouvait prévenir cet accident ; nous répondons qu'oui : mais quels étaient, poursuit-on, les moyens? Nous allons les indiquer ; revenons aux détails.

M. Cham... Maître en Chirurgie, établi depuis vingt-cinq ans, qui y fut requis, dit que la tête était située oblique-

ment du côté gauche ; cette expression décele l'Auteur dont M. Cham... a fait choix. Mauriceau exprimait de cette manière les positions dans lesquelles la tête s'avancait par la fontanelle antérieure, position toujours fâcheuse. Ici l'occiput était tourné & relevé du côté droit, & la fontanelle antérieure abaissée du côté gauche du bassin. Jamais dans pareil cas la tête ne peut franchir le détroit inférieur, & c'était en vain que M. Cham... attendait une issue contraire aux premières loix de la physique ; car pour me servir de l'expression d'Hipocrate, un corps olivaire ne peut franchir une ouverture étroite, à moins qu'il ne s'avance par une de ses extrémités.

Il ne s'agissait dans ce cas que de relever la face du côté gauche, & à ce moyen abaisser l'occiput du côté droit, la tête alors bien placée eut franchi le bassin comme dans les accouchemens précédens. Mais en laissant, comme on a fait, le front & la face arqueboutés sur l'échancrure ischiatique gauche, la tête n'a pu avancer ; l'inflammation s'est, après quelque tems, établie dans ce viscere ; aussi n'a-t-on pu aller chercher les pieds. On voulait appliquer le forceps ; mais pour manœuvrer, comment ? La situation de la tête a rendu son application impossible ; enfin la matrice, continuant d'employer toute son activité contre un corps qui lui résistait, s'est amincie & déchirée par son fonds, comme le ferait une étoffe tricotée qui presserait fortement & long-tems un corps qu'elle ne pourrait vaincre. On trouve dans le Traité d'Accouchemens laborieux de M. Levret, l'exemple d'une semblable déchirure à la matrice, produite par une pareille cause : événement que cet Accoucheur a rapporté à l'article de l'attache latéral du placenta, parce qu'il l'attribuait à cette cause, n'ayant pas scrupuleusement observé, sans doute, que toujours le placenta est attaché latéralement.

Que cette observation affligeante conduite au moins à de meilleurs principes dans de semblables cas. Le doigt, tout au plus un levier, pouvaient réparer le désordre, & deux êtres précieux eussent été conservés à la vie.

Je renvoye pour la preuve ultérieure de tout ce que j'avance à la première partie des Accouchemens de M. A. le Roy, article Mauriceau, ainsi qu'à sa réponse à une critique, (Paris, chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins) ; dans laquelle ce Médecin, dont je suis l'Eleve, examine les Manœuvres dangereuses & mortelles, qu'une fausse théorie a établi dans des cas semblables à ceux dont est question. Signé, ELIAS, Eleve en Chirurgie.

F I N.

*Modele de l'Instrument avec lequel l'Auteur a fait  
l'opération de la Symphyse.*

